

LE PAYS DE FRANCE



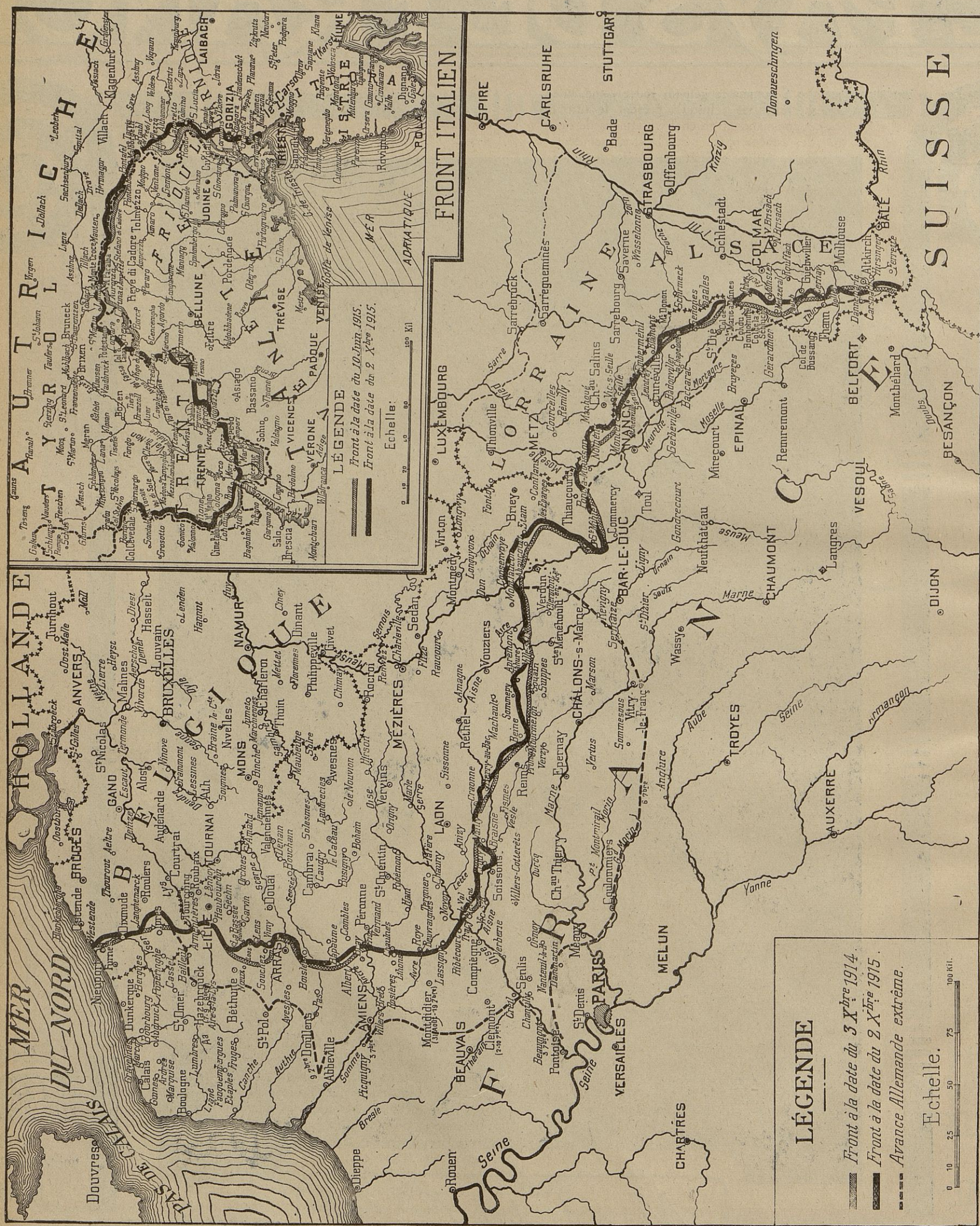
Miss Edith Cavell

Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Ma
2 4 6
boulevard Poiss
PARIS

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 25 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE

UN décret du 2 décembre a nommé le général Joffre commandant en chef des armées françaises ; jusqu'à présent le titre du généralissime était « commandant en chef des armées du nord-est », c'est-à-dire des armées opérant sur le front occidental. Désormais il a sous ses ordres ces armées, toutes les forces d'Orient et celles qui pourraient être envoyées sur un nouveau front. Toutes les opérations de guerre seront ainsi sous une direction unique.

Sur tout le front il n'a été signalé que des actions d'artillerie gênées d'ailleurs par le mauvais temps et la brume.

A l'est de Boesinghe, notre artillerie, de concert avec l'artillerie anglaise, a causé des dégâts importants aux organisations défensives de l'ennemi ; dans une de ces redoutes elle a ouvert une brèche de trente mètres.

Une modification du front anglais s'est produite ; des forces britanniques occupent maintenant la région près d'Albert, se trouvant ainsi entre notre armée d'Arras et nos troupes du Santerre ; l'armée anglaise qui augmente en nombre tous les jours pourra peut-être étendre encore son front et remplacer certaines de nos armées qui iraient alors renforcer d'autres points. Cette situation nous a été révélée par les communiqués du maréchal French qui ont signalé d'abord des canonnades près d'Albert puis un coup de main d'un détachement de son armée près du bois de Gommecourt sur les tranchées allemandes ; Gommecourt est situé entre Fonquevillers et Hébuterne où eurent lieu, cet été, de violents combats entre nos troupes et les Allemands.

En dehors de cette attaque dont nous venons de parler, il n'y a eu du côté des troupes britanniques que des actions d'artillerie et quelques incidents de la guerre de mines.

De notre côté, lutte d'artillerie ; le froid s'est fait vivement sentir pendant quelques jours sur tout le front ; la neige est tombée en abondance sur les Vosges. Dans ces conditions atmosphériques, toute action devenait difficile. Cependant des combats assez vifs se sont engagés sur quelques points du front.

C'est ainsi qu'en Artois, pendant la nuit du 27 novembre, on s'est battu à coups de torpilles et de grenades au fortin de Givenchy et dans la région située entre Roclincourt et la ferme de Chantecler. Au nord du Labyrinthe, l'affaire a été plus sérieuse ; cet ouvrage, que nous avons enlevé aux Allemands près de Neuville-Saint-Vaast, est resté l'objet de leurs convoitises, son nom étant très connu en Allemagne. Après avoir fait exploser une mine devant un de nos ouvrages, une compagnie ennemie s'est lancée à l'attaque ; elle a été arrêtée par notre feu et a dû se contenter de tenir l'entonnoir produit par l'explosion. Ce ne fut pas pour longtemps ; le lendemain, par une vive attaque, nous chassions l'ennemi du trou où il s'était terré en lui infligeant des pertes sévères.

Puis la canonnade a continué particulièrement violente dans les secteurs de Loos, du bois en Hache et d'Angres. Le 2 décembre, un détachement allemand qui tentait de s'approcher de nos tranchées au nord des Cinq-Chemins a été dispersé par notre feu. Les Allemands ont de nouveau bombardé la malheureuse ville d'Arras.

En Picardie, nos positions de Daucourt, Marquilliers et du Censier, près de Roye, ont été violemment bombardées ; notre artillerie a répondu avec succès. Le 1^{er} décembre, un train blindé, qui avançait sur la route Chaulnes-Roye, a été assailli par les rafales de notre artillerie et a dû rebrousser chemin. Le même jour, au sud de la Somme, devant Fay, nous avons détruit, par l'explosion d'une mine, un petit poste allemand.

Sur l'Aisne, à l'ouest de Berry-au-Bac, les Allemands ont essayé, le 28 novembre, d'enlever un de nos ouvrages ; nos troupes les ont attaqués à la baïonnette et mis en fuite. Au nord-est de Soissons, sur la route de Bussy à Vregny, nos batteries ont dispersé une colonne d'infanterie ennemie.

En dehors de la canonnade, rien n'a été signalé en Champagne ; le mauvais temps a empêché toute action sur ce théâtre de notre brillante offensive.

Entre l'Argonne et la Meuse, les Allemands ont tenté, le 25 novembre,

une attaque à l'aide de gaz asphyxiants, l'arme préférée du kronprinz. Trois émissions successives de gaz ont été lancées et suivies d'un violent bombardement de nos tranchées dans le secteur Forges-Béthincourt. Lorsque l'ennemi a voulu partir à l'assaut de nos tranchées, notre artillerie a déclenché des tirs de barrage d'une telle force et d'une telle précision qu'il n'a pu sortir de ses lignes. Le village de Béthincourt est situé sur le ruisseau de Forges, à la source duquel sont Malancourt et le bois de ce nom, théâtre de violents combats. Nos tranchées couvrent le vallon de Béthincourt à Forges, à une douzaine de kilomètres au nord-ouest de Verdun.

Au sud de Saint-Mihiel notre artillerie a démoli une batterie ennemie à la cote Sainte-Marie, en face du fort des Paroches ; nos pièces à longue portée ont pris sous leur feu un fort détachement allemand à Billy-sous-Nangiennes et l'ont dispersé ; cette localité, située sur le Lesson, est une commune du canton de Spincourt.

Malgré le mauvais temps, les aviateurs alliés ont accompli quelques prouesses. Le 25 novembre, vingt-trois avions anglais bombardèrent efficacement les baraquements allemands d'Achiet au nord-est d'Albert ; le 28, il y eut quinze rencontres aériennes au cours desquelles un aéroplane allemand fut abattu près de Sequedin. Trente-trois avions ont bombardé l'aérodrome allemand de Gits et une fabrique de munitions à Lachapelette ; le 30, vingt avions lançaient des bombes sur un important dépôt de munitions allemand à Miraumont, et le même jour, deux aéroplanes ennemis étaient descendus par le feu des avions anglais, l'un à Hooze, l'autre à Hénin-Liétard.

Un magnifique exploit fut réalisé le 28 novembre : le lieutenant Viney, de la marine anglaise, et le lieutenant français de Singay, attaché à l'aviation navale anglaise, montant un biplan français, aperçurent au large de Middelkerke deux sous-marins allemands ; descendant à deux cent mètres, ils furent assez heureux pour lancer deux bombes sur l'un des sous-marins qui fut coupé en deux et englouti.

Nos aviateurs n'ont pas été moins actifs ; le 25 novembre, ils détruisaient un pont sur l'Escaut, à Eename ; le 27, ils lançaient neuf obus sur la gare de Noyon et forçaient deux ballons captifs à descendre ; le même jour, en Belgique, un de nos aviateurs réussissait à abattre un avion allemand et, près de Nancy, un de ses camarades accomplissait la

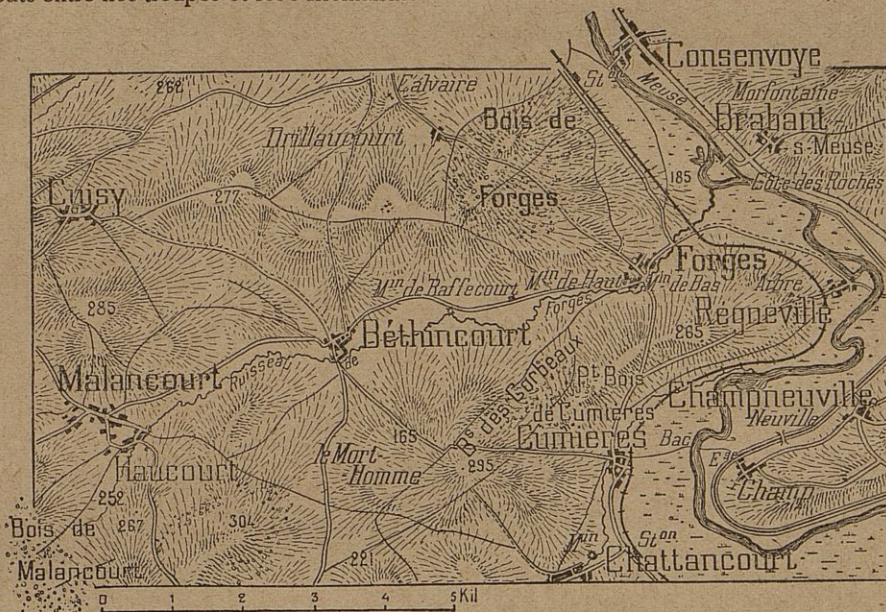
même prouesse ; une escadrille de dix avions bombardait les hangars d'Hobsheim, près de Mulhouse ; un aviatik était détruit ; le 28, cinq de nos avions lançaient une vingtaine d'obus sur la gare de Brioules, au sud de Stenay, coupaient la voie ferrée et forçaient un train à rebrousser chemin. Le 26, un avion allemand est tombé dans l'Aisne à l'est de Berry-au-Bac ; les Allemands ont pu se sauver à la nage ; l'appareil a été détruit. Enregistrons la citation à l'ordre de l'armée de notre grand boxeur Georges Carpentier, pilote de l'escadrille M. F. 55, qui s'est particulièrement distingué pendant l'offensive de septembre.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

La bataille continue autour de Gorizia ; l'armée italienne accentue son avance malgré la résistance acharnée des Autrichiens qui ont amené de nouveaux renforts en hommes et surtout en artillerie.

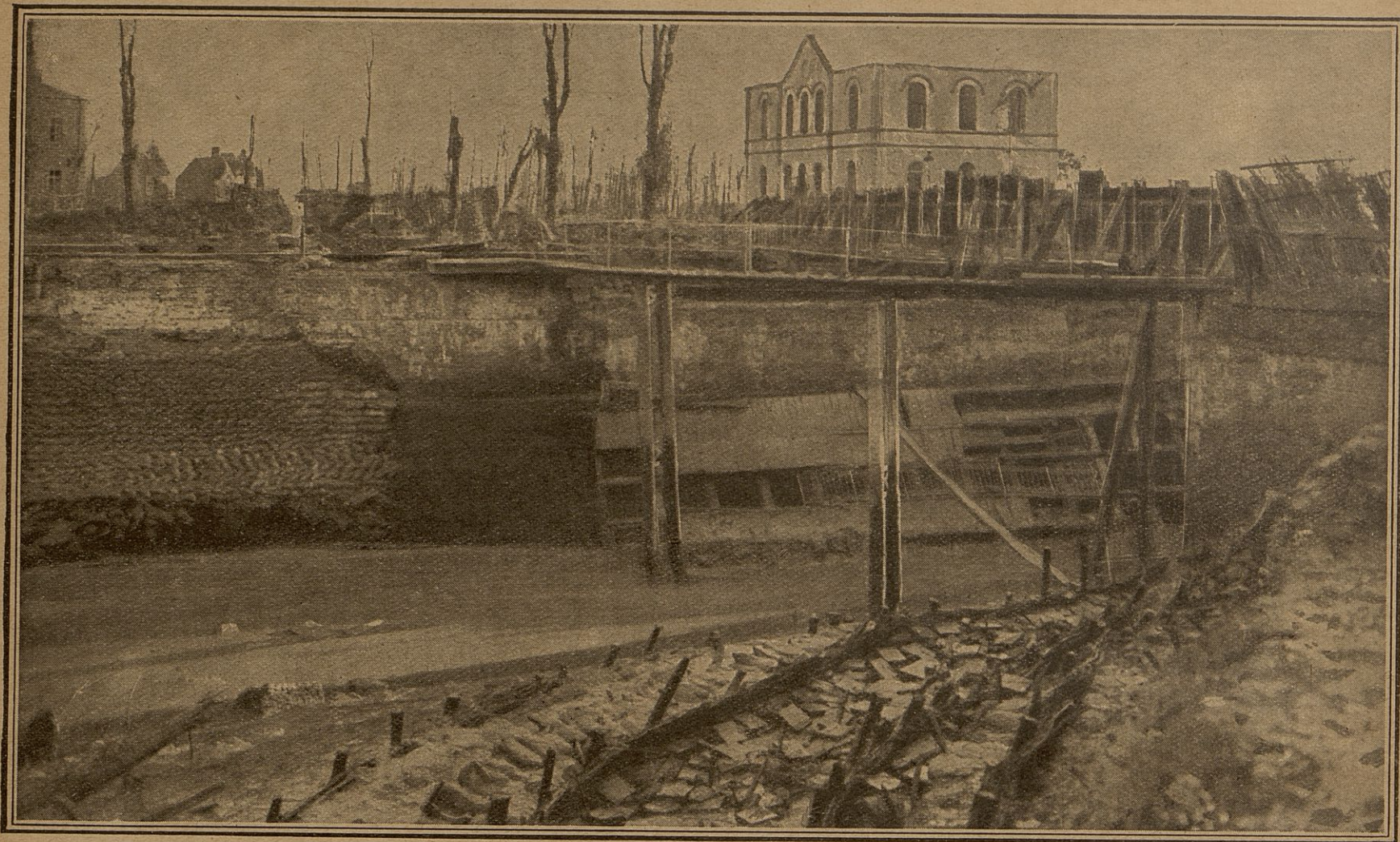
Le 26 novembre, les Italiens ont repris, sur le Carso, l'arête qui descend des pentes septentrionales du mont San-Michele vers l'Isonzo entre Peteano et Bochini. Le 27, c'est au nord-ouest de Gorizia qu'ils ont avancé avec l'appui de leur puissante artillerie ; là ils ont fait près de quatre cents prisonniers et ont enlevé une hauteur importante près d'Oslavia ; le lendemain, ils avançaient sur la route de San-Floriano à Gorizia.

Sur le Carso, ce même jour, après avoir pris d'assaut quelques tranchées, l'armée italienne a poussé ses lignes jusqu'aux premières maisons de San-Martino. Puis les actions d'infanterie ont été suspendues pour renforcer les positions conquises ; pendant ce temps une intense action d'artillerie était dirigée contre les nouvelles défenses organisées par les Autrichiens.

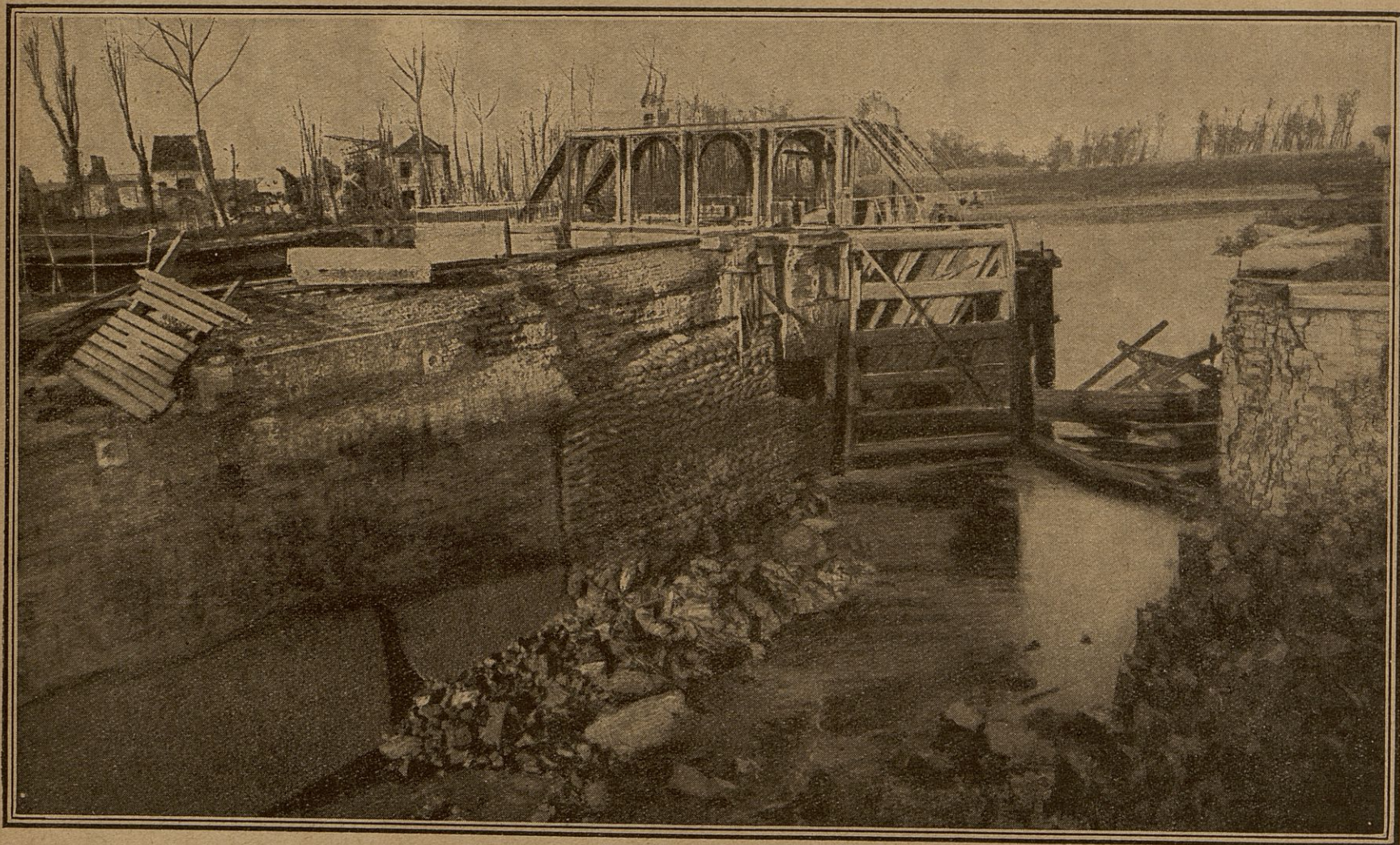


LA RÉGION FORGES-BÉTHINCOURT

LES ÉCLUSES DE NIEUPOORT



En plus de ses deux canaux Nieuport est desservie par la ligne de chemin de fer qui va de Dixmude à la mer ; cette ligne a été aussi fortement endommagée par les obus allemands. Les ponts qui franchissent l'Yser ont été détruits ; le long du canal il n'y a plus que ruines et décombres.

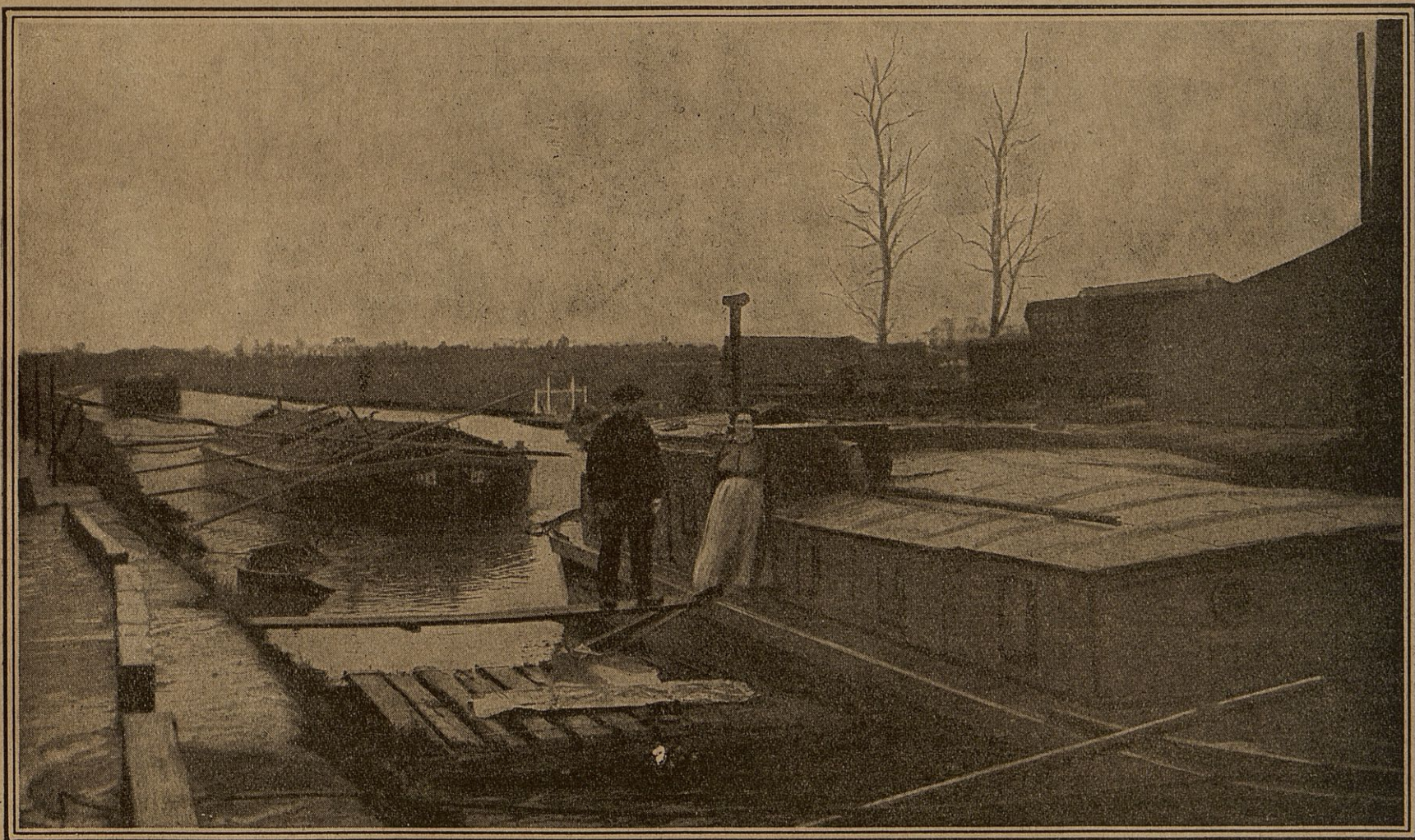


Au cours des siècles nombreuses ont été les batailles qui se sont livrées auprès de Nieuport, l'ancien hameau de Sandhoofd devenu Novus-Portus après la destruction de Lombaertzyde ; c'est un centre important où les deux canaux d'Ostende et de Dunkerque ont leur point de départ. Voici en quel état le bombardement a réduit l'une des écluses.

SUR LES BORDS DE L'YSER



Cette vue a été prise sur la partie de la rivière, désormais célèbre par les combats terribles qui s'y sont livrés, qu'on appelle le vieil Yser ; on aperçoit l'écluse du Comte. Cette eau tranquille et ces rives qui portent cependant les marques des bombardements ont vu se briser la ruée formidable des hordes teutonnes.



La maison du Passeur ! Elle restera légendaire dans les fastes des troupes qui combattirent sur les bords de l'Yser. Les Belges qui l'habitaient avant la tourmente se sont réfugiés sur une vieille péniche amarrée le long d'un canal de Belgique. Les voici photographiés auprès de leur demeure flottante.

LA CAMPAGNE DE SERBIE⁽¹⁾

— 1915 —

par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE

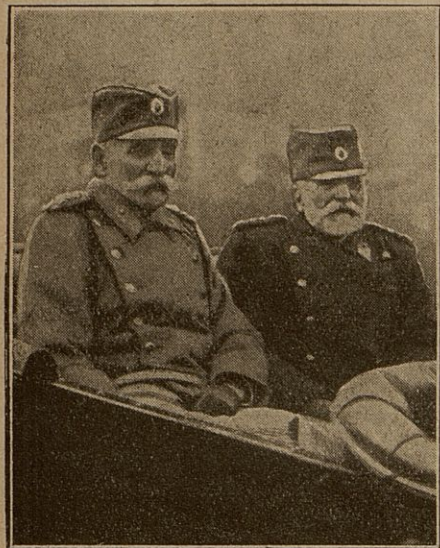
Breveté d'état-major

LA SERBIE ENVAHIE

Le Danube avait été franchi sur tout son parcours, en Serbie, par les armées austro-allemandes ; les armées autrichiennes abordaient d'autre part le front ouest de la Drina et de la Save ; c'était l'invasion au nord qui commençait pour la malheureuse Serbie. Elle devait faire face au Danube, à la Save, à la Drina et s'opposer aux progrès des Austro-Allemands qui avaient massé sur les frontières sept corps d'armée, environ 250.000 hommes. C'était loin de l'annonce bruyante faite par l'agence officielle Wolff qui donnait sur le Danube une armée de 500.000 Allemands et sur la Save presque autant d'Autrichiens. C'était cependant trop pour la petite armée serbe. Encore si elle n'avait eu à faire face qu'à cette attaque !...

Au 6 octobre, on déclarait au grand quartier du généralissime Putnik : « Qu'on nous protège sur nos flancs, avec nos seules ressources nous pouvons faire face au nord et à l'ouest. » Hélas ! l'intervention des alliés sera tardive, et combien peu sérieuse au début.

Le 10 octobre au moment où l'arrivée des premières divisions bulgares sur la frontière de l'est sera annoncée, et où l'attaque sur tout le front est va se produire, les Serbes ne peuvent compter que sur eux. Comment alors résister de front, de flanc, étant attaqués



LE ROI PIERRE DE SERBIE
ET LE VOIVODE PUTNIK

du Danube à la Drina, et du Danube au nord à la frontière grecque ? L'arrivée de l'armée bulgare sur le champ de bataille était un événement des plus graves. Outre que cette armée, formée environ de 11 à 12 divisions, soit à peu près 350.000 hommes, était composée de soldats aguerris, redoutables et valeureux, la direction même de l'attaque prenait un rôle très important. C'était sur le flanc est qu'elle allait se produire et sur toute la ligne de la frontière.

De plus, si les armées austro-allemandes, tirées des fronts orientaux et occidentaux se trouvaient formées d'éléments disparates et peu appropriées à la guerre des pays envahis, l'armée bulgare, au contraire, se trouvait constituée en divisions indépendantes, très bien outillées et équipées pour faire face à une campagne de ce genre. Les Bulgares connaissaient le pays, surtout la Macédoine et la haute vallée de la Morava ; ils connaissaient également les vallées qui y descendent et sont autant de voies d'invasion sur le territoire serbe. La vallée de la Nichava sur Nich. Les vallées de la Ptchinia et Kriva sur Kumanovo et Uskub. La vallée de la Brégnitsa sur Koprulu-Vélès. Toutes ces vallées seront du reste employées et utilisées par les troupes bulgares.

L'armée bulgare, au moment de son entrée en campagne, est fractionnée en trois groupes principaux, ayant chacun un objectif direct et différent.

Le but que s'est proposé le commandement bulgare dans son offensive contre la Serbie peut se définir de la façon suivante :

- « Faire pression sur le front est pour faciliter la marche des armées austro-allemandes ;
- « Avancer rapidement sur la Morava, couper la voie ferrée, la seule communication avec le sud de la Serbie ;
- « Isoler le groupe serbe des armées du nord ;
- « Marcher sur la haute vallée du Vardar pour, en la remontant, encercler toutes les divisions serbes et faire tomber toute résistance. »

(1) Voir le numéro 59 du *Pays de France*.

Ce programme sera, hélas, très fidèlement et scrupuleusement suivi, et ce ne sera que très tardivement que les contingents des troupes alliées pourront s'opposer à l'application de ce plan de campagne.

1^o A cette époque le groupe nord, général Todoroff, semble n'avoir qu'un rôle secondaire dans les opérations, quoique capital dans la situation générale. Il est chargé, en effet, de s'avancer dans la vallée du Timok, de faire pression sur le cours d'eau et de se tendre vers le nord sur Negotin, Palanka, Kladovo, Orsova. Il doit donner la main à la division hongroise qui, à Orsova, attend l'entrée en ligne des Bulgares. C'est, somme toute, le groupe chargé de faire la liaison des armées austro-allemandes avec l'armée bulgare et de permettre la communication du Danube vers la Bulgarie et la Thrace. Il parviendra facilement à exécuter son programme malgré une défense très remarquable des troupes serbes sur le massif montagneux de la boucle du Danube et Negotin.

2^o Le second groupe est de beaucoup le plus important. C'est l'armée d'offensive. Il s'étend en face de la frontière de Nich à Uskub. Le général Bodjadjieff en a le commandement ; il prononcera une attaque sur la ligne Tsaribrod-Pirot. Mais surtout son action se manifestera énergiquement au centre. Le 17 octobre les éléments avancés de cette armée atteindront la Morava vers Vranja ; ils occuperont la voie ferrée Belgrade-Salonique et couperont les communications serbes. C'est cette armée qui, étant armée offensive se portera d'abord sur Uskub et remontera ensuite le haut Vardar.

3^o Le troisième groupe, général Tenieff, a un rôle expectatif, défensif et de protection directe pour l'armée offensive de la Morava. Il s'avance par la vallée de la Brégnitsa sur Koprulu-Vélès, occupera cette ville dès le 11 octobre et masquera la marche du général Bodjadjieff vers le nord ; par la suite il prendra une vigoureuse offensive et tentera, malgré la résistance héroïque de l'armée serbe, une marche par Isbor dans la vallée du Tzenar sur Priep.

Telles sont les grandes lignes de l'attaque bulgare par le front est.

Les armées austro-allemandes

La marche des armées austro-allemandes au sud du Danube se faisait très lentement. Elles avaient attaqué Belgrade aux premiers jours d'octobre. Le Danube et la Save avaient été franchis vers le 5 octobre et à la date du 10 le front des armées impériales ne s'étendait, d'une part au sud du Danube, que sur une bande de 6 à 8 kilomètres de profondeur, et d'autre part vers l'ouest, sur la Save, à peine avait-il dépassé Chabats et Iarak. Les Serbes opposaient une résistance merveilleuse pour la défense de leur pays. Tous les accidents de terrain étaient utilisés et des hauteurs de Kosmai par Pojarevats, Gradiska, Dobra, ils tenaient encore les débouchés des colonnes allemandes de von Gallwitz.

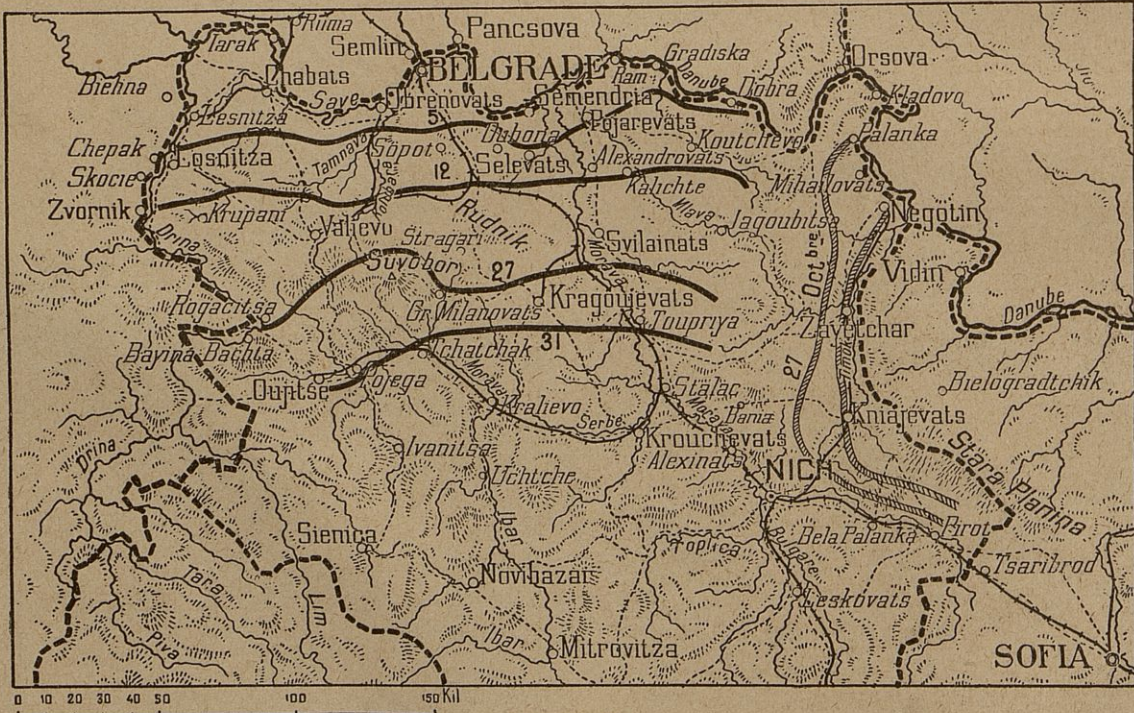
L'attaque générale se dessinait cependant sur tout le front.

Si von Gallwitz était maintenu sur la ligne de Semendria-Gradiska, en revanche dans la boucle du Danube, vers Orsova, la division hongroise abordait le massif montagneux ; elle avait franchi le fleuve à Tchiva et Kladovo, et malgré une très belle résistance des Serbes elle progressait incontestablement vers le sud. Sa marche tendait à se rapprocher de Brza-Palanka et par Mihailovats se réunir à la division bulgare qui attaquait sur le Timok et dessinait son mouvement sur Negotin.

C'était le commencement du programme austro-allemand qui était en exécution : « la réunion des armées allemandes et bulgares et le passage libre vers la Turquie ».



PRINCE ALEXANDRE DE SERBIE
commandant en chef de l'armée serbe



LE DANUBE
L'offensive austro-allemande (Octobre 1915)

Le 24 octobre, le résultat semble atteint, déjà des coureurs bulgares arrivaient dans les avant-lignes hongroises ; ce n'était plus qu'une affaire de temps, les Serbes n'avaient pu résister aux attaques nord et sud, et pris entre



Schéma de l'attaque concentrique des armées ennemies contre la Serbie

les deux colonnes d'attaque, ils se retiraient sur les massifs des monts Biclovitza vers l'ouest.

Vers l'ouest l'entrée en ligne des corps autrichiens venait d'être également signalée. Après une résistance désespérée sur la Drina, les quelques détachements serbes qui gardaient la frontière autrichienne avaient dû battre en retraite. Sous la poussée concentrique des divisions ennemies, qui débouchaient de

Constitution des armées sur le front de Serbie

ARMÉE SERBE. — Général PUTNIK, généralissime.

ARMÉES ALLIÉES. — Général SARRAIL, Armée française.

— Général MUNRO, Armée anglaise.

Front du Danube. — Armée allemande. — Général VON GALLWITZ, 3 corps d'armée et demi.

Front de la Drina au Danube. — Armée Mackensen. — De Belgrade à Gradiska (120.000 hommes).

Front de la Save et de la Drina. — Armée autrichienne. — Général KÖVESS, 4 corps d'armée (130.000 hommes).

1^{re} Armée. — Offensive. — Général BODJADIEFF. — Front de Nisch à Uskub, 1^{re}, 7^e, 11^e divisions actives.

2^e Armée. — Défensive. — Général TENIEFF. — Front sud : Grèce, 2^e, 8^e, 10^e divisions actives.

3^e Armée. — Observation et réserve. — Général TODOROFF. — Front Timok, 6^e division active, 1^{re} réserve.

En outre : 5^e division, face à la Dobrouitza ; front Roumain.

9^e division, face à Roustchouk ; front Roumain.

4^e division, à Varna : front de la mer.

3^e division, réserve générale.

Le tout mobilisé peut porter l'effectif de l'armée bulgare à 370.000 hommes.

A la date du 20 octobre, après l'entrée en campagne de l'armée bulgare, le front occupé par les Serbes était le suivant :

Front nord, face à la Save et au Danube. — Les Serbes tiennent dans la plaine de la Matcha et face Obrenovats. — Les Autrichiens ont peu progressé. — Face à Belgrade sur le Kosmaï. Ligne Sopot-Obona. — Face à von Gallwitz. — Ligne Selwatz-Alexandrovts-Kalisch-Koutchevo-Dobra.

Front est. — Sur le Timok. Face à Negotin. Rive gauche du Timok.

Front sud-est. — Sur la Morava et le Vardar. Face à Vrania-Kumanovo-Vélès-Krivolak.

Front sud. — Troupes alliées, Valandovo et le cours du Vardar.

Chabats, de Iarak, sur la Save, de Lesnitsa et de Chepak, sur la Drina, l'armée serbe reculait sur le Pedgorina et l'Iverak qui avaient été jadis pour eux, en 1914, les champs de leurs succès et de leurs victoires. La cavalerie autrichienne s'avancait jusqu'à Valievo, le 26 octobre, et ses éclaireurs commençaient à atteindre la haute vallée de la Raluzona. C'était bien l'amorce du mouvement d'encerclement général par la haute Morava, tandis que les corps allemands remontaient vers Svilianats et Kniajevats dans la vallée moyenne du cours d'eau.

L'attaque bulgare

Si l'envahissement progressif de la Serbie du Nord forçait les armées de défense serbes à se rejeter sur les massifs montagneux du centre, et les acculait indubitablement à se pelotonner dans la Morava, un bien plus grand danger pour elles venait de se produire en ce moment vers le sud. L'attaque bulgare se développait dans toute sa force et avec toute son énergie.

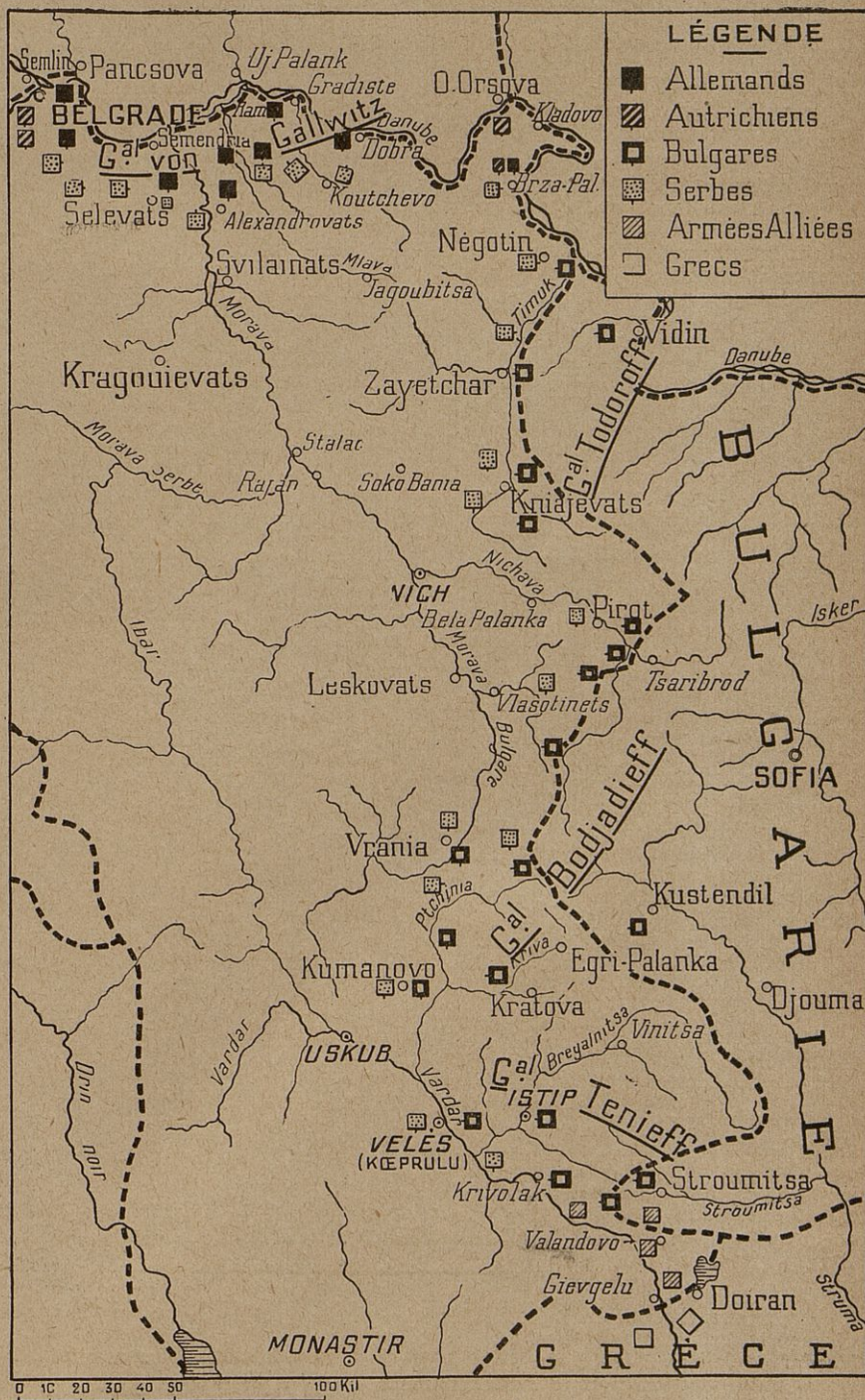
De tous côtés la frontière serbe vers l'est venait d'être franchie. Tandis que des attaques centrales sur le haut Timok (Zakhov et Kniajevats) se produisaient, vers la ligne ferrée principale Nisch-Pirot-Sofia, les détachements bulgares apparaissaient (14 octobre).

Au centre, l'armée d'offensive, général Bodjadieff, marchait sur la Morava avec comme but l'occupation de la voie ferrée Belgrade-Salonique ; le 17 octobre elle atteignait Vrania, sur la Morava, et l'occupait, malgré une résistance héroïque de l'armée serbe.

A la même date, et plus au sud, débouchant des vallées de Ptchinia et Kriva, elle se trouvait en face de Kumanovo, grand centre, situé dans la seule partie de plaine à peu près abordable du massif montagneux entre Morava et le Vardar.

Enfin, par la vallée de la Brégalnitsa, l'armée du général Tenieff avait atteint le Vardar en face de Koprulu-Vélès et de Krivolak (18 octobre).

De toutes parts la marche des armées bulgares faisait irruption sur le sol serbe et il n'était pas possible à la vaillante petite nation de résister et au nord et à l'ouest aux armées austro-allemandes, et encore à l'est et au sud



Position des armées à la date du 20 Octobre

aux armées du roi Ferdinand. Le 20 octobre, soit donc 20 jours à peine après l'entrée en campagne, le front serbe se trouvait considérablement réduit.

La ligne générale passe alors par Valievo-Valesko-Alexandrovats-Koutchevo-Negotin ; une période d'attente sur ce front se manifestera, d'abord devant la résistance très valeureuse des Serbes, mais surtout, et on le devine de suite pour attendre l'effet produit par l'entrée en campagne des armées



GÉNÉRAL JANKOVITCH
major général de l'armée serbe

A cette même date du 20 octobre signalée plus haut, les troupes françaises avaient donc pu atteindre Gradats et Demir-Kapou et formaient pression sur le sud, menaçant de flanc les armées bulgares qui s'étaient engagées sur le haut Vardar.

L'envahissement général de la Serbie

A partir du 20 octobre les événements vont se précipiter.

D'une part les armées austro-allemandes ont repris leur mouvement de marche en avant, et les armées bulgares, poussées par leur désir d'envahir le pays tant convoité, vont accélérer leur course.

Les divisions autrichiennes se sont avancées sur le massif du Vrnjschats ; elles s'appuient sur leur gauche aux corps allemands ; toute la masse ennemie converge vers le grand centre industriel, la place de réserve des Serbes, Kragouievats. C'est là que sont accumulés leurs arsenaux, leurs usines ; c'est là que se trouve le matériel destiné à alimenter les armées combattantes. Le 27 le mouvement se dessine, le 28 l'avancée est signalée sur toute la ligne de front. Le 30 les Autrichiens sont à Grand-Milanovats, les Allemands déjà au sud de Svilanats.

Le 31 octobre les Serbes évacuent la place de Kragouievats, se retirant sur les hauteurs de la Morava.

La marche concentrique a été rapide et elle est devenue très menaçante pour les lignes de retraite serbe. A l'ouest les Autrichiens occupent déjà Outjitsé, Pozega ; ils luttent dans le défilé de Tchatchak. Au centre les Allemands remontent la Morava. A l'est les Bulgares ont fait tomber Pirot et marchent sur Nich. La position des armées serbes paraît donc très critique ; ils sont encerclés vers le nord et écrasés par les trois armées envahissantes dont l'effectif est plus du triple du leur.

Mais au sud le danger a encore grandi.

L'armée du général Bodjadjieff a accéléré sa marche. Parvenue le 20 sur la Morava elle reçoit les colonnes débouchant de Kumanovo vers le 24 ; la marche rapide sur Uskub se produit ; Uskub, la troisième ville du royaume.

Le 30, elle repousse les faibles détachements serbes épuisés ; le 31, elle remonte le Vardar et marche sur Katchanik, le défilé qui défend la route et la voie ferrée de Mitrovitsa.

Une colonne partie de Vrania s'est engagée, d'autre part, dans le massif du Kara-Dagh ; malgré les grosses difficultés qu'elle rencontre dans ce terrain montagneux elle peut, grâce à son fort effectif, progresser assez rapidement. Elle atteint Gilan le 31 octobre tournant la défense du défilé de Katchanik défendu par les Serbes.

L'armée serbe, ou plutôt les faibles détachements serbes, qui luttent sur le haut Vardar ne peuvent plus défendre la vallée ; ils abandonnent le cours d'eau et passent dans le bassin de l'Ibar ; c'est la ligne de Mitrovitsa qui va être directement menacée.

L'armée de flanc-garde

La marche de l'armée Bodjadjieff sur Uskub et le Vardar avait été une marche bien audacieuse ; bien que s'étant couverte vers le sud sur Vélès-Krivolak contre les attaques probables des alliés, il faut reconnaître que la manœuvre était téméraire. S'engager de front dans une étroite vallée où les

bulgares qui ont atteint en ce moment la ligne générale du haut Timok-Pirot, forment un saillant prononcé au centre sur Vrania, pour reprendre la ligne Kumanovo-Vélès-Krivolak.

L'entrée en ligne des troupes françaises

L'arrivée des troupes françaises sur le front sud avait produit un instant une heureuse diversion. Le corps expéditionnaire débarqué à Salonique le 5 octobre avait pu, dès le 10 octobre, acheminer par la seule voie ferrée (Salonique-Uskub) une avant-garde qui, arrivée le 15 octobre à la frontière même, à Gievgelu, commençait à faire sentir son action.

Le 16, sur Valandovo, un combat heureux des troupes françaises refoulait les Bulgares sur le massif montagneux à l'est.

Le 17 on attaquait la station de chemin de fer de Demir-Kapou.

défilés abondent et peuvent être défendus facilement par l'armée ennemie en retraite, et s'y engager quand, sur les derrières de l'armée et les voies de communication, on sait qu'un corps de débarquement des alliés arrive sur le Vardar, c'est à coup sûr d'une grande imprudence en stratégie militaire.

L'armée du général Tenieff reçut donc la mission, dévolue à la flanc-garde ; elle devait s'avancer sur le Vardar, occuper Vélès et s'interposer entre l'armée à couvrir et les troupes alliées.

Le 18 octobre Vélès avait été occupée par les Bulgares. Le 26 les Serbes reprennent une partie de la ville et se maintiennent dans la partie ouest. L'attaque des têtes de colonnes françaises avait fait luire une espérance, hélas, qui ne devait pas se réaliser.

Les troupes alliées se trouvaient en effet dans une situation très délicate et ne pouvaient marcher en avant de suite pour porter secours aux Serbes.

Débarqués, comme on l'a vu, sur le quai de Salonique le 5 octobre, les détachements se succédaient sans cesse et tout le matériel se groupait sur les lieux de concentration. Mais de Salonique à la frontière serbe il y a près de 80 kilomètres, et une seule voie ferrée sans grand rendement court du port de débarquement, en remontant le Vardar jusqu'à la station de Maiadala, station frontière. Là on entre en pays serbe. Le Vardar coule alors dans de véritables gorges dont les côtés sont dominés vers l'ouest par des pics de 2.050 mètres et vers l'est par d'épaisses forêts qui couvrent toutes les pentes du versant entre le Vardar et la Stroumitsa.

L'étroitesse des gorges laisse à peine la place pour la voie ferrée et la route qui, parallèles, suivent les méandres du fleuve. En des endroits la vallée est si étroite que d'un flanc à l'autre la voix porte facilement. Les défilés sont nombreux ; les ponts de Valandovo, de Pordovitsa, puis plus au nord de Gradac, du col Saint-Nicolas et de Demir-Kapou se trouvent tous sous le feu immédiat des flancs de la montagne. La route arrive à Valandovo ; après c'est un sentier qui court le long du fleuve jusqu'à Krivolak où un défilé important livre passage à une nouvelle route qui s'amorcera sur Istip d'une part, sur Prilep d'autre part.

La possession des pentes est du fleuve était nécessaire pour l'avance des colonnes alliées ; il fallait donc occuper la crête boisée entre Vardar et Stroumitsa, crête où l'on ne trouve que d'étroits sentiers forestiers ; à cette époque surtout le terrain est difficile, détrempé par les pluies ; la neige fait même son apparition sur le haut des sommets ; aussi, malgré toute l'énergie possible, l'appoint des troupes alliées ne pouvait se faire sentir avant un certain temps.

Les colonnes françaises s'étaient du reste rencontrées avec les troupes bulgares dès le 15 octobre. Combat à Valandovo, combat vers Doiran et Gievgelu, combat à Gradac. Le 26 octobre nos têtes de colonnes occupent la station de Demir-Kapou. Le 28 Dubrava. Le 30 nous sommes en face de Krivolak, donnant dès ce moment un sérieux appui à l'armée serbe qui, elle, occupe Rozoman, sur le Tzenar. La colonne anglaise est arrivée, d'autre part, vers le 3 novembre, à Gievgelu et va permettre à nos détachements de s'avancer plus au nord menaçant la route d'Istip et la vallée de la Brégalnitsa.

Cependant les armées bulgares ont profité des difficultés amoncelées devant la marche des colonnes alliées pour continuer leur mouvement vers l'ouest. L'armée Bodjadjieff remonte vers le nord et une fraction de l'armée Tenieff, quittant Vélès qu'elle a définitivement reprise, s'engage dans le défilé d'Isvok et marche sur Prilep et Monastir.

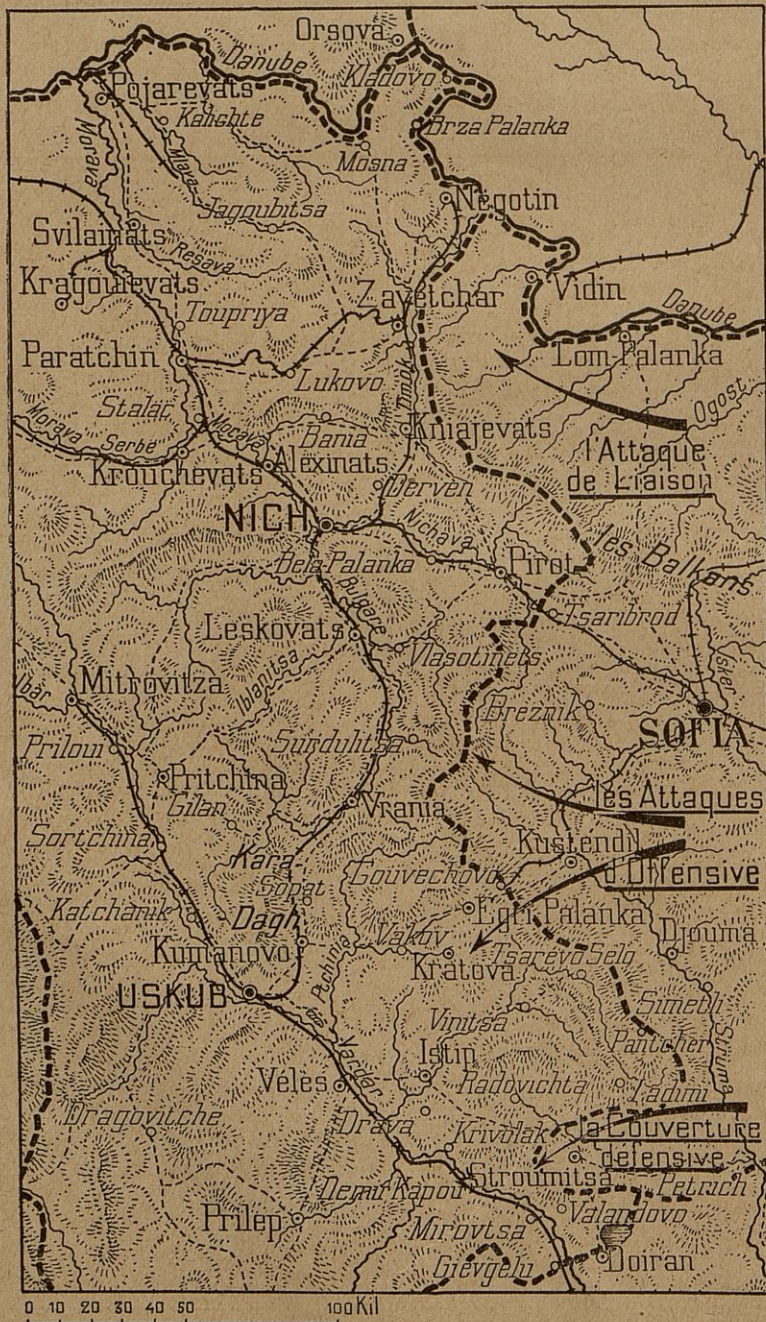
C'est l'envahissement complet de la pauvre Serbie qui, attaquée de tous côtés et par tous à la fois, ne peut plus espérer son salut que par la plus prompt intervention des alliés.

Cependant son armée ne désespère pas ; elle se retire vers les frontières du Monténégro et de l'Albanie, disputant chaque pouce de terrain, faisant subir à l'ennemi des pertes sévères ; son vieux roi est de nouveau au milieu d'elle ; malgré son âge, malgré la maladie, il veut rester avec ses vaillants soldats, combattre avec eux, mourir avec eux. Il est impossible que tant d'héroïsme, tant de sacrifices restent vains !

(A suivre.)



GÉNÉRAL POTIOREK
commandant des troupes autrichiennes



L'ATTACHE BULGARE

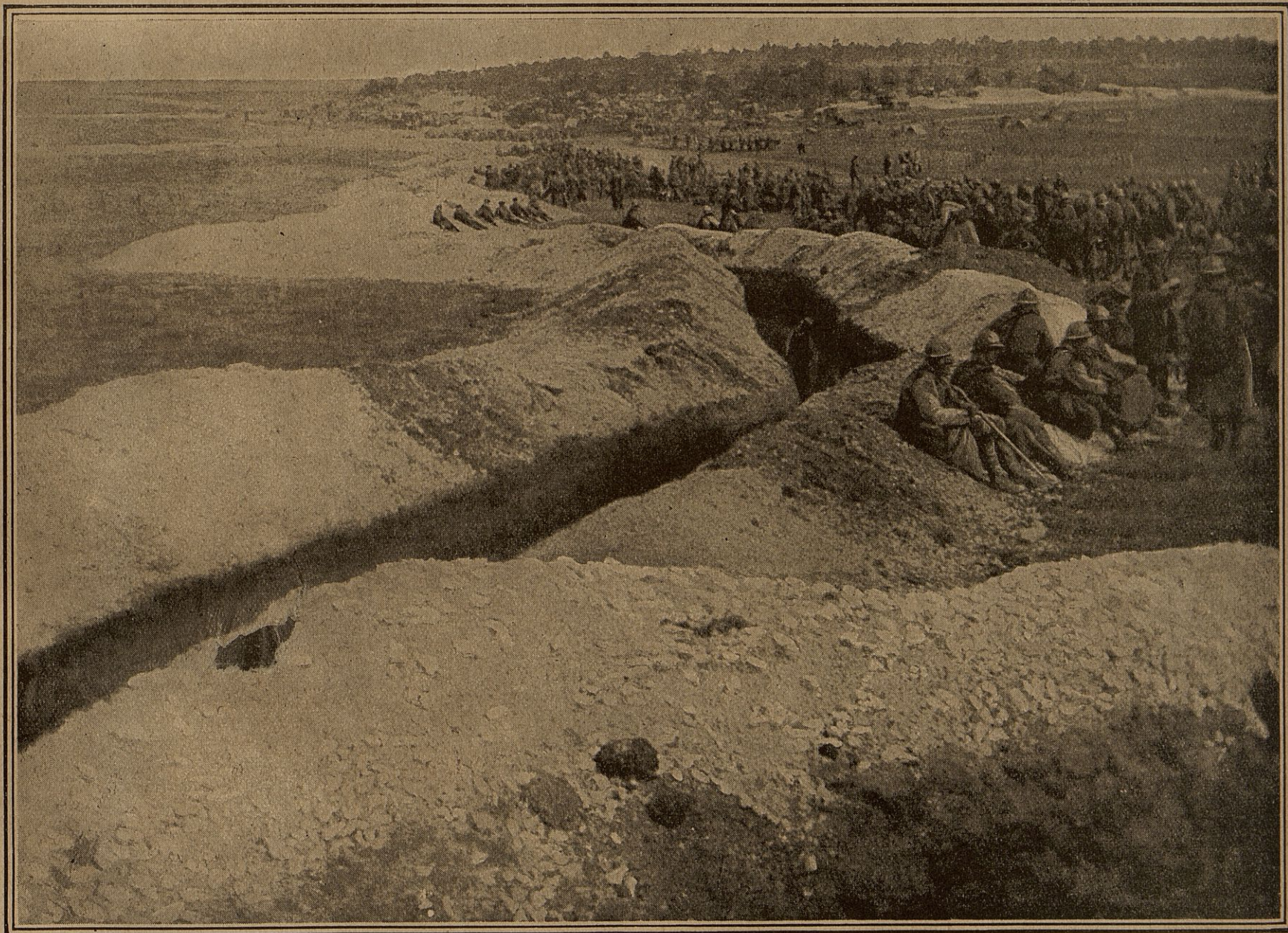
LA BATAILLE EN CHAMPAGNE



Un groupe de soldats allemands faits prisonniers auprès de la Main de Massiges est ramené à l'arrière sous l'escorte de cavaliers ; plusieurs d'entre eux sont blessés ; on les a pansés avant leur départ.

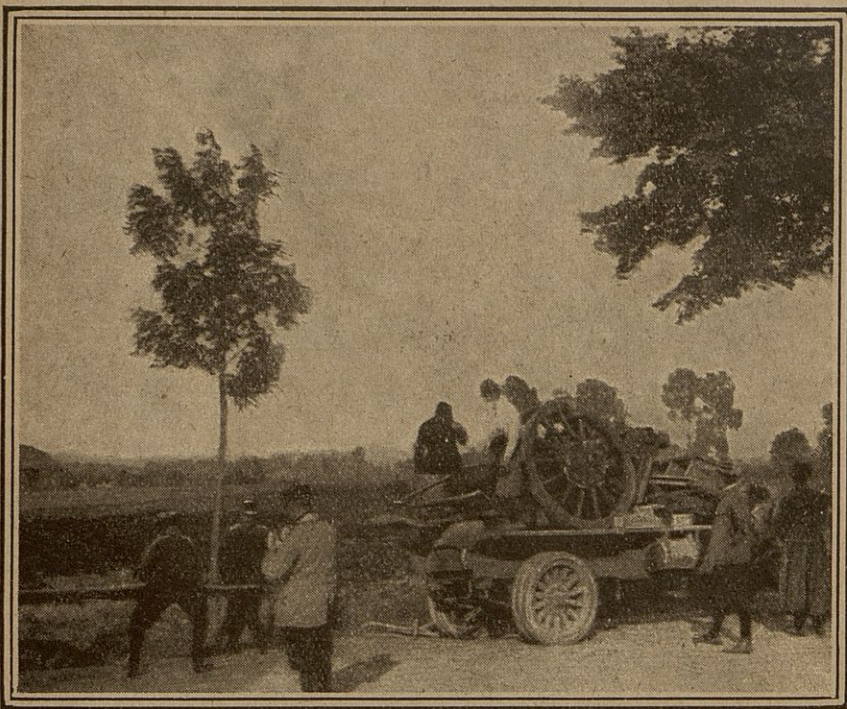


Ce sentier que suivent nos soldats était un boyau de communication allemand que notre artillerie a complètement bouleversé et à peu près comblé. On peut se rendre compte de l'efficacité de notre tir.

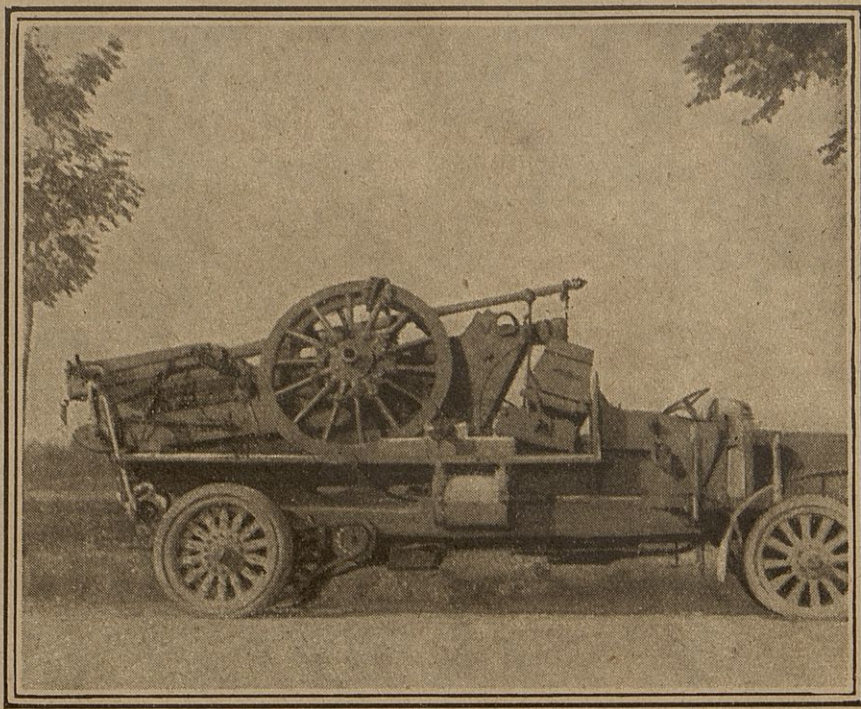


La pluie qui tombait depuis plusieurs heures a cessé ; un rayon de soleil a percé les nuages ; le régiment n'a pas hésité ; sans crainte des obus allemands il a quitté le boyau de communication pour profiter de l'éclaircie ; assis ou debout dans la plaine champenoise les hommes font sécher leurs vêtements.

LA BATAILLE EN CHAMPAGNE



Pour transporter rapidement d'un point à l'autre du front les pièces d'artillerie lourde on se sert de camions automobiles qui sont, d'ailleurs, du type courant. On voit ici des artilleurs occupés à placer sur un de ces camions une pièce de 155.

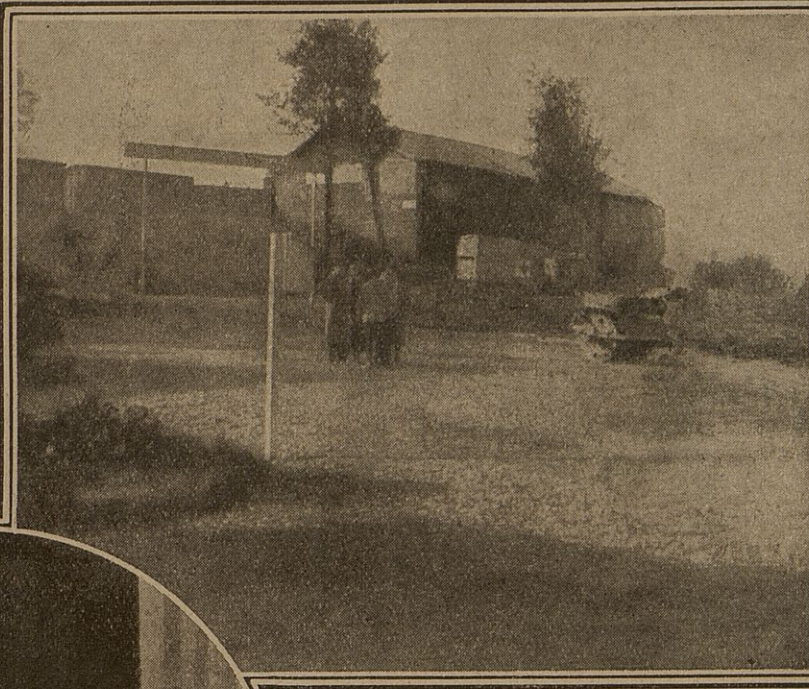
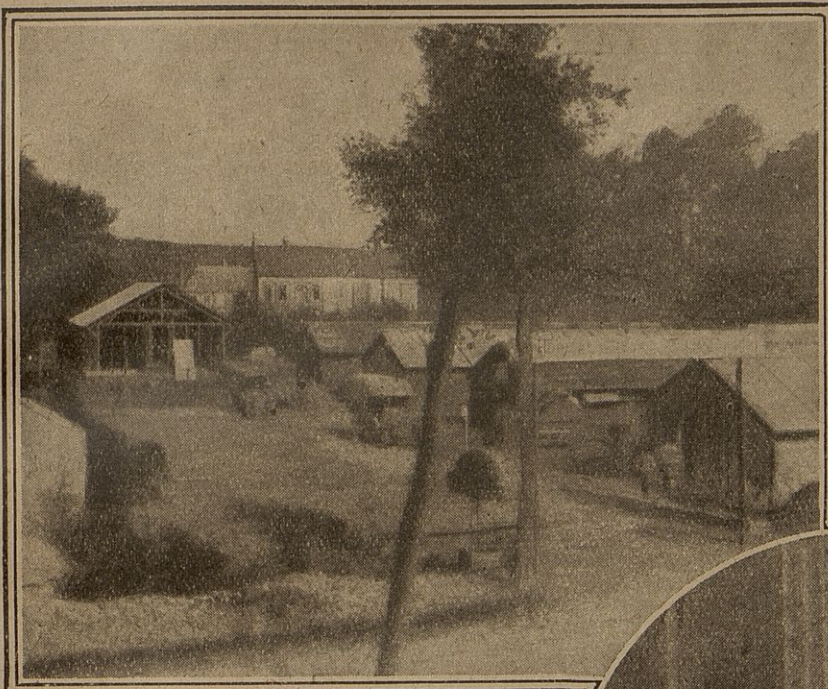


Le chargement du gros canon est terminé. Un camion suivant emmène les servants de la pièce; un troisième emporte les projectiles et les accessoires. En quelques minutes tout est paré et l'on va se mettre en batterie à trente kilomètres plus loin.

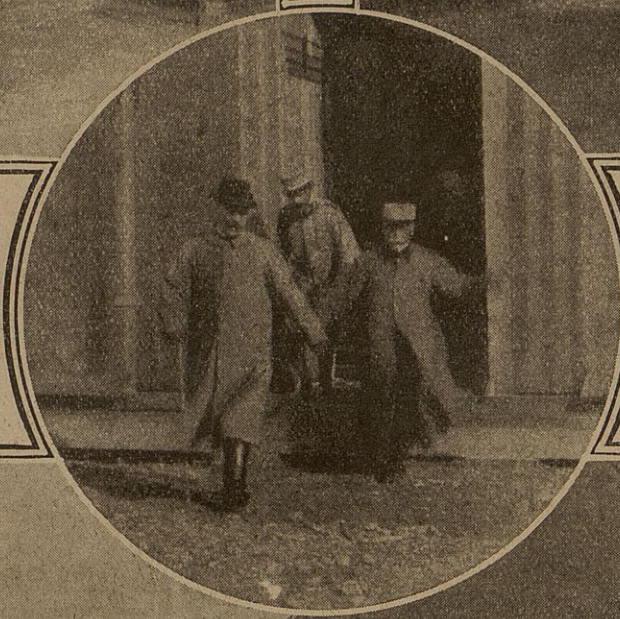


Cette photographie représente une tranchée près de Massiges au moment où un régiment d'infanterie coloniale part à l'assaut. Un soldat, photographe enragé, a braqué son appareil à l'instant même où le signal était donné; il ne put d'ailleurs prendre d'autres clichés; il était blessé l'un des premiers. On se rend compte ici du bouleversement produit par nos obus dans les lignes allemandes; les fumées qui s'élèvent au loin proviennent de l'explosion des projectiles de notre artillerie lourde.

UN HOPITAL D'ÉVACUATION



Voici un hôpital d'évacuation construit à l'arrière de notre front en Artois ; c'est là que sont amenés tous les blessés ; les plus gravement atteints sont soignés dans ces salles improvisées jusqu'au moment où leur état permettra de les envoyer à leur tour dans les hôpitaux régionaux.

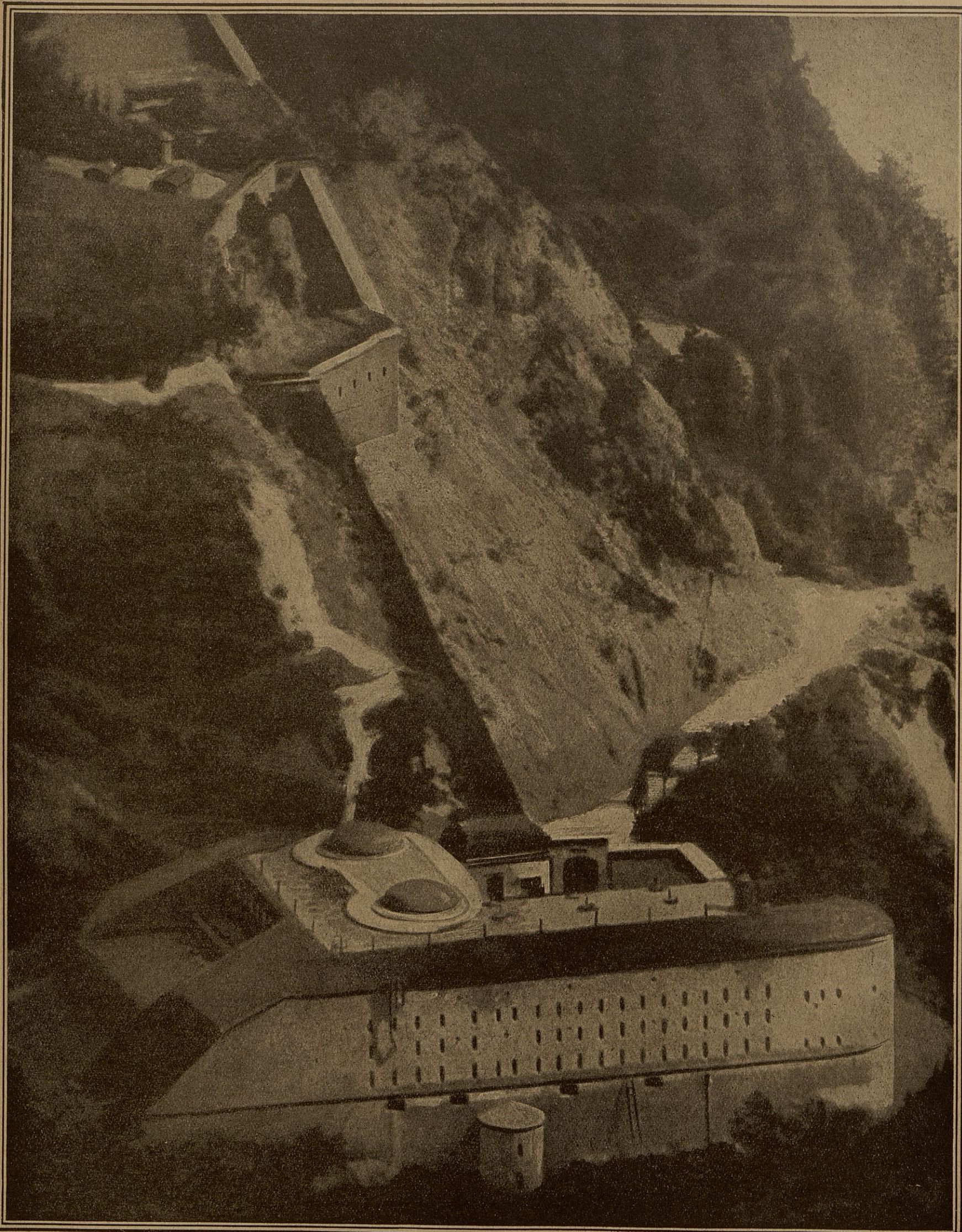


On voit ici un groupe de soldats ; ce sont des blessés qui s'entretiennent des derniers combats en Artois. Dans le médaillon, M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de santé, sort de l'hôpital d'évacuation qu'il vient de visiter en compagnie du médecin inspecteur Sueur.



Les soldats légèrement blessés reçoivent dans cet hôpital d'évacuation les soins complémentaires que nécessite leur état ; les premiers pansements qu'on leur a faits aux postes de secours sont visités et changés ; quelques opérations urgentes sont exécutées, et en attendant leur départ pour les hôpitaux de l'intérieur les blessés se reposent autour des baraquements.

LE FORT AUTRICHIEN DE MALBORGHETTO



D'après l'illustrazione italiana.

AVANT LE BOMBARDEMENT

Le fort autrichien Hensel, construit, suivant les plans modernes, près de Malborghetto, défendait le défilé de la Fella, de Pontebba au col de Tarvis. Il comprenait plusieurs coupes cuirassées armées de cinq mortiers de 15, de six pièces de 12 et de quatre canons.

DÉTRUIT PAR LES OBUS ITALIENS



APRÈS LE BOMBARDEMENT

D'après l'*Illustrazione italiana*.

Les Italiens commencèrent à bombarder le fort de Malborghetto le 12 juin avec des pièces de 305 et de 280, hissées sur la montagne. Cette photographie montre les terribles effets des projectiles italiens sur le fort ; on voit tout autour les trous creusés par les obus.

LE GÉNÉRALISSIME DANS LES VOSGES



Le général Joffre a tenu, au début de l'hiver, à aller se rendre compte des mesures prises pour permettre aux troupes qui combattent dans les Vosges de se défendre contre les rigueurs de la température. Le voici, avec le général Dubail et les généraux commandant dans la région, sur une route d'Alsace couverte de neige.



Les bataillons de chasseurs alpins ont défilé devant le généralissime, leur tenue splendide a montré qu'ils étaient prêts à passer encore un hiver au milieu des neiges et des frimas des montagnes d'Alsace ; ils supporteront gaillardement cette nouvelle campagne tellement ils sont certains « d'avoir » les Boches.

ENCORE UNE EGLISE BOMBARDÉE



Le bombardement de l'église de St^e-C.-lès-A., est une nouvelle preuve que les Allemands détruisent les monuments et les sanctuaires sans aucune raison d'ordre militaire ; en effet, cette église est absolument invisible des lignes allemandes ; elle ne pouvait donc servir aux nôtres de poste d'observation ; c'est au moyen de leurs ballons captifs, de leurs « saucisses », que les Allemands l'ont repérée.

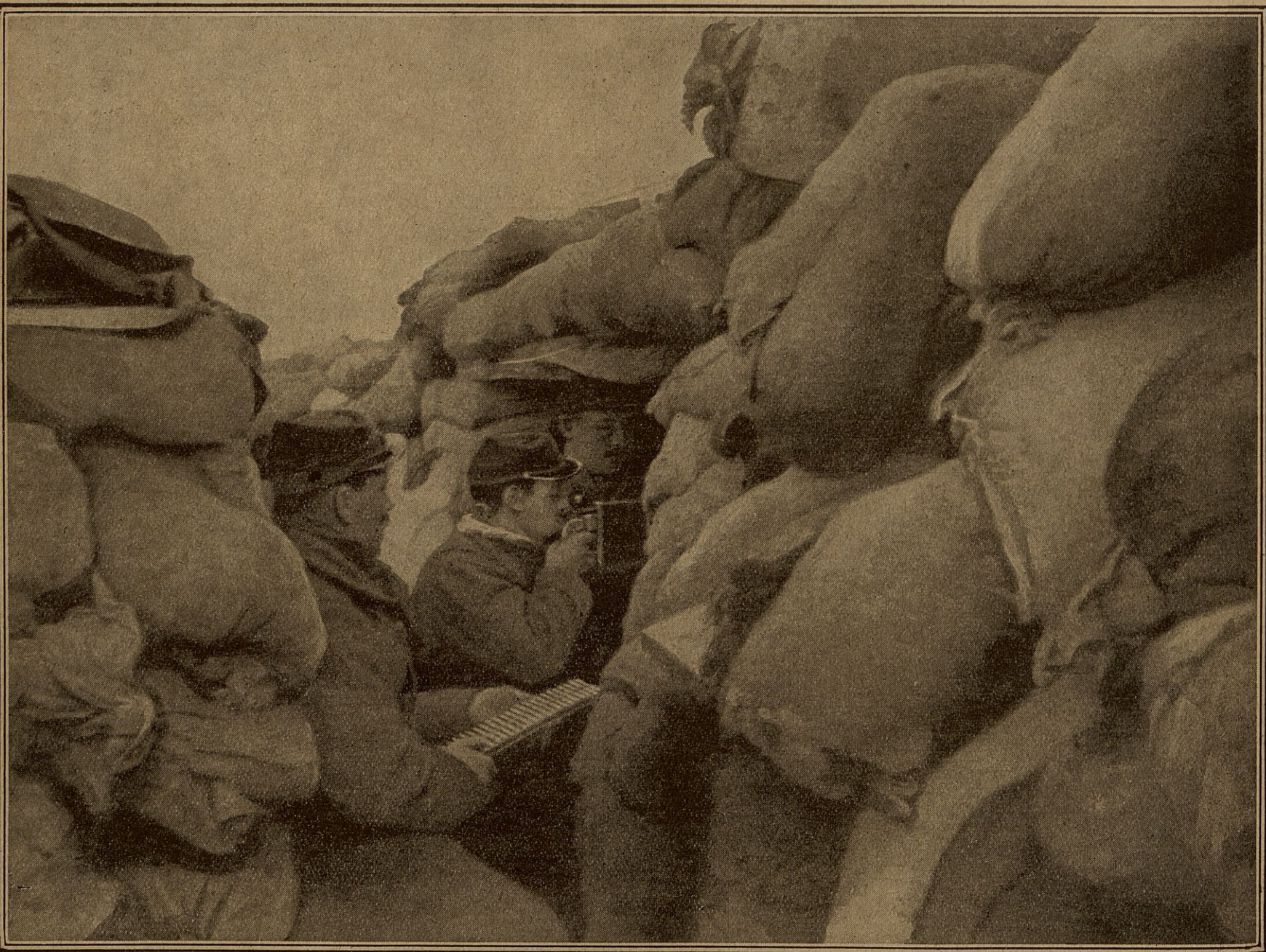
AUX ENVIRONS DE SOUCHEZ



Non loin du château de Carleul, une tranchée occupée par nos mitrailleurs ; sous le parapet formé par des sacs de terre des abris ont été aménagés ; des soldats s'y reposent pendant que les mitrailleurs sont à leur poste ; mais le fond de la tranchée n'est plus qu'un lac de boue où l'on patauge désagréablement.

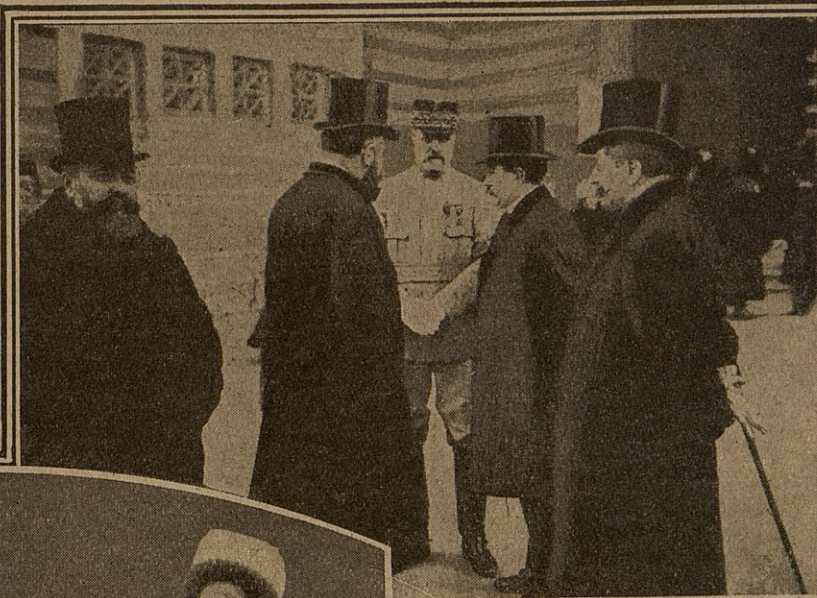


En avant des tranchées, dans la même région, est installé un poste de guetteurs ; les deux soldats chargés de surveiller les mouvements de l'ennemi, d'épier tout ce qui se passe dans les tranchées boches, sont aux aguets ; au-dessus de leurs têtes passera le fracas de la mitraille, ils ne bougeront pas.



Voici aux environs de Souchez une mitrailleuse en action ; le mitrailleur a placé l'engin dans le créneau ; le servent passe les bandes de cartouches. Comme la tranchée est soumise à un bombardement violent ou l'a rétrécie au moyen de sacs de terre ; l'exiguïté du boyau rend la position moins dangereuse, en diminuant les chances de chute des obus ennemis ; les parapets ont été surélevés pour protéger les occupants de la tranchée contre les éclats des projectiles.

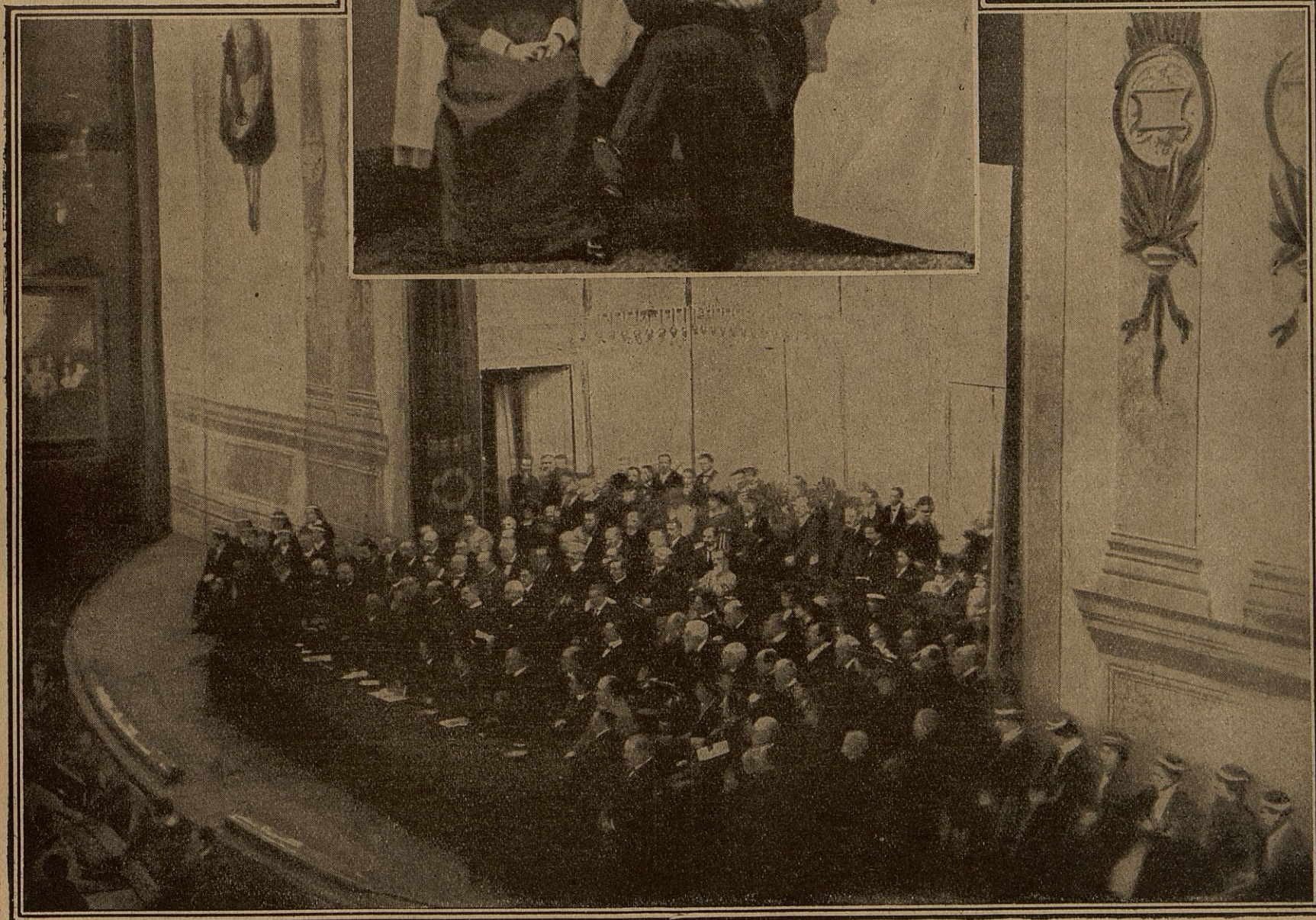
EN L'HONNEUR DE MISS EDITH CAVELL



Miss Edith Cavell avait, dès son enfance, décidé de se consacrer au soin des malades. Après des études sérieuses en Angleterre, son pays natal, elle avait fondé à Bruxelles une grande école normale d'infirmières. Lorsque la guerre éclata, elle transforma son école en ambulance et pendant un an elle prodigua ses soins aux blessés de toutes les nations belligérantes.

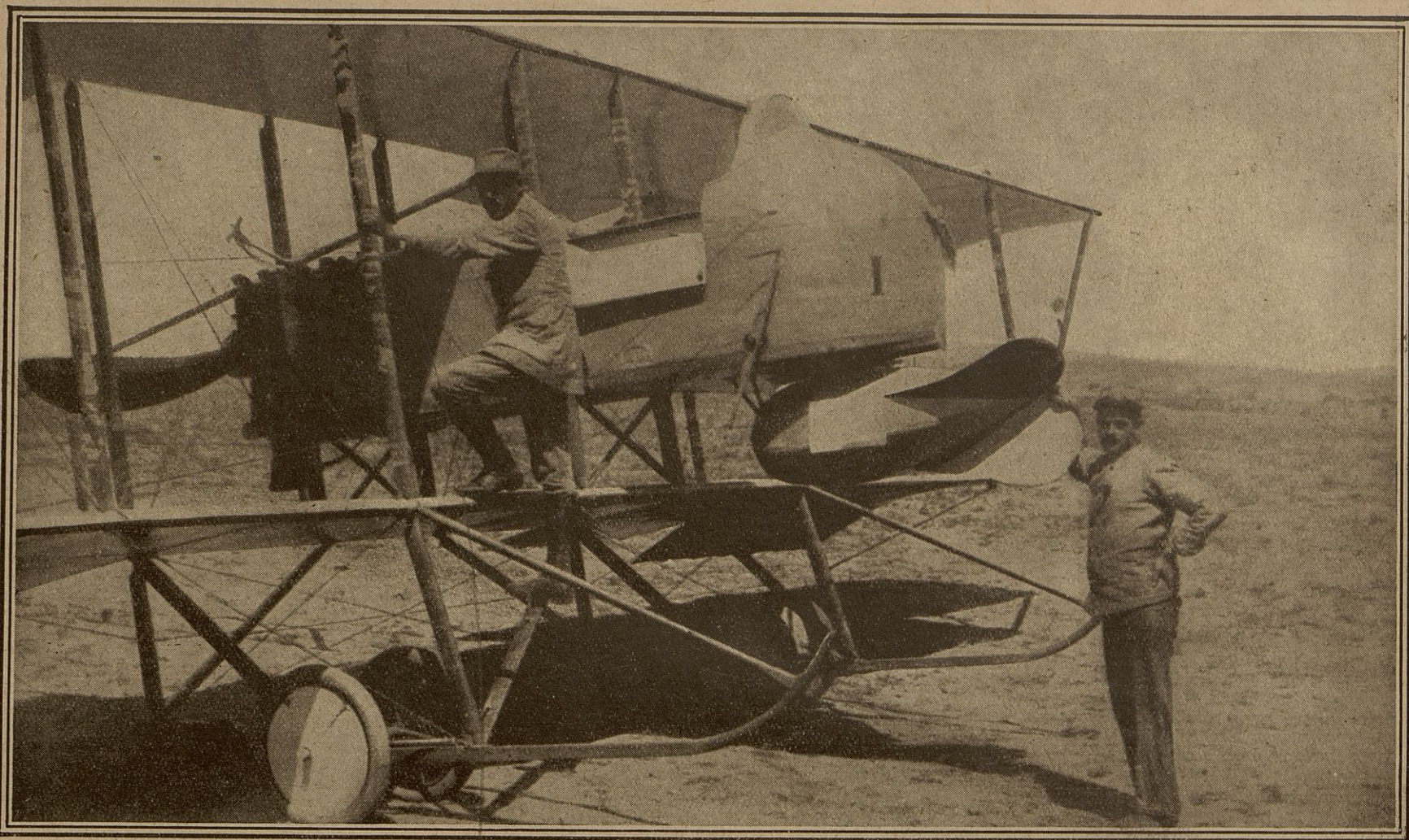


Un soir tandis que miss Cavell pansait un soldat allemand, la police allemande vint l'arrêter sous l'accusation d'avoir favorisé le départ de prisonniers anglais et de conscrits belges. Elle fut condamnée à mort; l'intervention du ministre des Etats-Unis se heurta à une consigne de férocité. Conduite au lieu d'exécution, elle s'évanouit et un officier allemand la tua d'un coup de revolver.



Une imposante cérémonie a eu lieu le 28 novembre, au Trocadéro, en l'honneur de miss Edith Cavell. En présence du président de la République, M. F. Buisson, puis M. Painlevé, ministre de l'instruction publique, glorifièrent l'héroïque infirmière. Nos photographies représentent : en haut, l'arrivée du général Clergerie, et MM. Painlevé et Dalimier s'entretenant avec lui ; en bas, le ministre prononçant son discours ; au milieu, miss Edith Cavell, assise, entourée de son personnel.

NOS AVIATEURS AUX DARDANELLES



Un de nos aviateurs de l'escadrille qui opère sur la presqu'île de Gallipoli se prépare à partir ; avant de s'envoler pour accomplir la mission qui lui a été donnée, il visite soigneusement toutes les pièces de son appareil et bientôt il ira, bravant tous les dangers, soit repérer les batteries turques soit bombarder les campements ennemis.



Les prouesses de nos aviateurs aux Dardanelles ont été à la hauteur de celles que leurs camarades accomplissent sur notre front ; avant son départ pour Salonique, le général Bailloud, qui commandait le corps expéditionnaire, a tenu à les en féliciter. Le voici s'entretenant avec un aviateur ; à côté de lui, vu de profil, le capitaine C..., commandant l'escadrille.

SERVICE DU PRINCE

PAR
PIERRE VILLETARD

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE TROISIÈME

LE COMLOT

— Ah ça, dit Jacquemin goguenard, tu es un drôle de pistolet, mon petit Chavanne. Comment, tu sauves une jolie fille et tu ne sais même pas profiter de tes avantages ? Pourtant l'occasion était belle. Le roitelet a plié bagage sans demander son reste. Et toi, beau joueur, tu n'échanges pas douze mots en vingt-quatre heures avec la demoiselle. Mystère et discrétion ! Après tout, je ne te blâme pas. Les meilleures aventures sont les plus courtes.

— Paul... tais-toi... supplia Robert.

De fait, après son coup d'audace, l'ingénieur était redevenu d'une désespérante timidité. Réfugié avec son ami Paul dans un bosquet du jardin de l'hôtel, il achevait son café mélancoliquement. Le portier apporta le courrier. Mais à peine Jacquemin eut-il fait sauter la bande d'un journal qu'il s'exclama :

— L'Allemagne mobilise... C'est la guerre.

— Allons donc ! fit Robert incrédule.

— La guerre, reprit Jacquemin avec autorité. A présent, je comprends pourquoi l'hôtel s'est vidée depuis quelques jours... Tous les Allemands regagnent leur pays.

Et, comme Robert gardait le silence :

— Je pars, mon cher...

— Je pars avec toi.

— Bien, mon vieux.

Ils échangèrent une énergique poignée de mains et allèrent faire leurs valises... Mais, tandis qu'ils se disposaient à partir, miss Watson apparut et vint au-devant d'eux :

— Excusez-moi, dit-elle en rougissant..., ma mère étant plus souffrante, je n'ai pu la quitter aujourd'hui... Au revoir, messieurs... Je vous remercie.

Sa voix tremblait lorsqu'elle prononça cette dernière phrase. Elle tendit la main aux deux jeunes gens, puis elle s'éloigna sans rien ajouter.

— Au revoir, pensa tristement Robert. Était-ce bien ce mot-là qu'il fallait dire ?

Ils s'installèrent dans le train joujou qui épousa, en descendant, tous les contours de la montagne. Mais, comme Robert levait les yeux vers la terrasse du Métropole qui s'allongeait, rose de soleil, au-dessus des sapins, il sentit battre son cœur avec plus de force. Une jeune fille était accoudée à la balustrade. C'était Maud Watson qui regardait le train descendre dans la vallée. Elle le regarda jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une mince chenille noire jusqu'à ce qu'elle-même disparût aux yeux des voyageurs comme un flocon de nuage dans le soir alpestre.

Certes, quand le prince d'Eupen, sûr du triomphe, avait appliqué sur la nuque de miss Watson un baiser brutal, il ne se doutait pas que ce geste fou, mal calculé, déclancherait dans l'âme de la jeune fille un sentiment qu'elle n'osait s'avouer. L'admiration discrète de Robert l'avait émue. Elle la devinait, sans trop y croire, et peut-être Jacquemin ne la calomniait-il qu'à demi lorsqu'il l'accusait d'être coquette. Il y avait un grain de dépit dans le flirt imprudent qu'elle avait noué.

Recluse le plus souvent auprès d'une mère que consumait une maladie lente, Maud Watson subissait, à dix-huit ans, l'ardente griserie de ce paysage. Trop fière pour laisser soupçonner à Robert ce qu'elle pensait de lui, elle avait eu la mauvaise chance de marcher vers son rêve par un chemin de traverse. Et voici qu'à peine ébauché son roman finissait. Elle n'en gardait qu'un pauvre souvenir qui la laissait triste et endolorie.

Quand le train eut disparu, Maud regagna l'hôtel. Le hall présentait, ce soir-là, un aspect extraordinaire. Les rares curieux qui s'y trouvaient parlaient à voix basse. Déjà le spectre de la guerre planait sur tous ces heureux du monde qui avaient cru trouver ici la douceur reposante d'une villégiature.

Mrs. Watson occupait une chambre au troisième étage. Quand Maud entra elle vit sa mère allongée sur un divan qu'Anna, leur fidèle Bernoise, avait poussé le long de la fenêtre.

— Eh bien, mère, comment êtes-vous ? interrogea-t-elle.

Mrs. Watson eut un pâle sourire :

— Bien lasse, chérie... Que diriez-vous, pourtant, si je mourais ici ?

— Quelle idée, mère, fit Maud, en effleurant d'un baiser le front de la malade.

Elle s'était assise près d'elle, lui prenant la main :

— Ne descendrez-vous pas dîner ce soir ?

— Non, chérie... Cela serait tout à fait impossible... Descendez vous-même et prévenez Anna... Je me contenterai d'un verre d'eau sucrée.

Quelle mystérieuse sympathie avait fait de leur femme de service une garde-malade prévenante et dévouée ? Cette personne aux traits durs, d'aspect rébarbatif affichait pour ces deux dames un zèle incroyable. Aussi Mrs. Watson l'avait-elle prise en affection. Et quand Maud, pour satisfaire au vœu de sa mère, prenait quelques heures de liberté, c'était Anna qui la remplaçait auprès de la malade.

Elle monta, ce soir-là, le verre d'eau sucrée. Mrs. Watson le porta lentement à sa lèvre, mais quand elle en eut bu la moitié, une chaleur extraordinaire se répandit dans tout son être...

— Buvez, madame, ordonna la Bernoise avec un étrange sourire... Je suis sûre que vous vous sentirez beaucoup mieux après...

Elle obéit et acheva le verre... Mais il lui sembla qu'elle avait le vertige.

— Voulez-vous que je vous aide à vous mettre au lit ? proposa la femme.

Elle-même déshabilla Mrs. Watson, la coucha, la borda, puis interrogea :

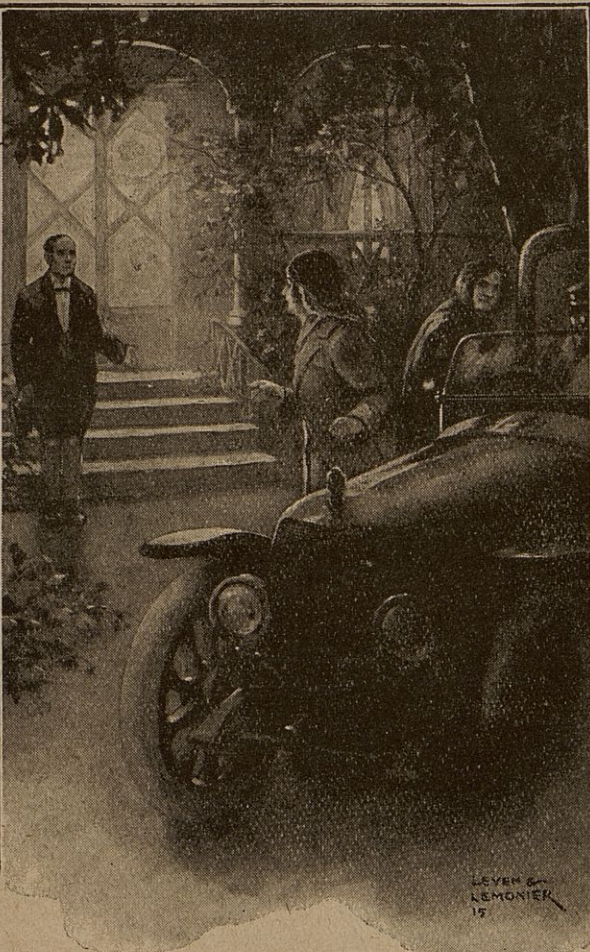
— Êtes-vous bien, à présent ?

— Oui, lui répondit une voix plus légère qu'un souffle.

Quand Maud remonta, elle vit que sa mère dormait d'un sommeil paisible. Mrs. Watson, cependant, ne se réveilla pas. Elle mourut cette même nuit et la jolie Maud resta seule au monde...

Seule ? Non. Pas tout à fait. Il y avait là-bas, très loin, un père qu'elle aimait sans l'avoir connu. Petite fille, elle songeait au major Watson. En grandissant, elle y pensa mieux, plus souvent, n'osant pas, dans sa pudeur instinctive, interroger sa mère sur le drame obscur qui avait motivé leur séparation. Tout à coup, un désir jaillit en elle : elle voulait rejoindre ce père et vivre avec lui.

Elle avoua son désir à la vieille Anna. Du moins, la fidélité constante de cette étrangère avait soutenu



son immense douleur. N'était-ce pas Anna qui avait veillé la morte et l'accompagnée au petit cimetière ?... N'avait-elle pas déclaré : « Je ne vous abandonnerai pas, miss Watson ». Et la digne femme tenait parole. Elle partait avec Maud, l'accompagnait... Elle la suivrait, s'il le fallait, jusqu'au bout du monde.

— Vous êtes bonne, murmurait la jeune fille.

Bien vite, entre elles, l'intimité s'était établie. La vieille Anna n'avait plus de famille, personne à aimer et ses confidences n'allèrent pas sans larmes... Aussi, quand Maud lui proposa de l'emmener en Angleterre, elle lui témoigna chaleureusement sa reconnaissance.

Elles durent s'arrêter deux jours à Interlaken. Des papiers étaient nécessaires. Ce fut la Bernoise qui se chargea de toutes les démarches... Mais le soir fixé pour le départ, la vieille revint, la mine désappointée... La mobilisation suisse était décrétée... Plus de trains disponibles.

— Si mademoiselle voulait, insinua-t-elle...

Elle conta qu'elle avait des amis dans la ville... L'un d'eux qui était chauffeur mettait à leur disposition son automobile. De la sorte, elles pourraient gagner rapidement la frontière française.

Maud ouvrit de grands yeux. Décidément, c'était une fée que cette vieille servante. Il semblait qu'elle n'eût qu'à frapper le sol de sa baguette pour résoudre aussitôt les difficultés.

C'était une magnifique voiture que celle de l'ami d'Anna, une limousine souple et muette faite pour le tourisme. La jeune fille s'informa du nom de l'inconnu qui les délivrait ainsi d'un gros embarras :

— Monsieur Ludwig, répondit la Bernoise avec un sourire.

— Eh bien ! Anna, chargez-vous d'exprimer toute ma gratitude à M. Ludwig.

— Je n'y manquerai pas, mademoiselle.

Maud s'abandonnait, sans réfléchir, à la sensation douce qui lui venait de cet intérieur vibrant et feutré, discrètement éclairé par une ampoule rose. Tout à coup, la Bernoise tira les rideaux :

— Nous serons mieux chez nous, dit-elle.

Et, de fait, elles étaient bien chez elles, emportées par une vitesse folle dont elles n'avaient pas tout à fait conscience. Le long de la glace, un piquet de roses exhalaient son parfum aristocratique. Décidément, ce monsieur Ludwig avait de très délicates attentions. Très lasse, les cils humides encore de larmes qui, parfois, glissaient de ses yeux, Maud laissa tomber sa tête charmante sur l'épaule d'Anna. La jeune fille dormait...

Combien de temps dormit-elle ainsi ? L'automobile roulait toujours. Une lueur grise éclaira vaguement l'étoffe des rideaux. Maud rouvrit les yeux.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle... Arrivons-nous bientôt.

— Prenez patience, lui dit la Bernoise... Cela ne sera plus long à présent.

Des heures passèrent. Maud referma ses yeux mais ne dormit plus. Un moment, il lui sembla qu'elle entendait des voix rauques, un bruit d'armes secouées et comme le piétinement d'un troupeau en marche. Puis des trains sifflèrent. Alors une angoisse l'envahit, confuse, inexprimable... Elle supplia :

— Ouvrez les rideaux, ma bonne Anna.

— Si cela vous fait plaisir, dit la Bernoise avec un sourire étrange.

Elle avait posé le doigt sur un bouton. Le rideau brusquement levé laissa voir, à travers la glace, des plaines froides, sans limites, où jaillissaient de loin en loin des tuyaux de briques. Puis la voiture s'engagea dans une forêt... Elle s'arrêta, tout à coup. La portière s'ouvrit :

— Descendez... C'est ici, ordonna la voix d'Anna.

Machinalement, la jeune fille obéit. Elles se trouvaient bien, en effet, au milieu d'un bois. Mais, en face d'elles, s'élevait un bizarre petit monument qui semblait être un pavillon de chasse. Un valet de pied à mollets blancs était devant la porte.

— Où suis-je ? balbutia Maud effrayée.

— Suivez monsieur, miss Watson, dit sèchement la Bernoise... Mon rôle est fini. Je vous souhaite bonne chance...

Tout cela s'était passé si vite que Maud, surprise, n'avait pu élever une protestation... Elle voulut interroger Anna. Celle-ci avait disparu...

— Où suis-je ? répéta-t-elle...

— *Kommen Sie*, commanda l'homme...

Elle ne comprenait pas... Alors, très rude, le bras du domestique s'appesantit sur elle et la dirigea. Elle dut pénétrer dans le pavillon, entrer dans un petit salon Louis XV qui décoraient des amours joufflus et roses volant au plafond... Derrière elle, le valet de pied se retira et ferma la porte.

— Mon Dieu !... mon Dieu... qu'est-ce que cela veut dire ? murmura-t-elle la tête dans ses mains.

Elle attendit quelques minutes — des heures — puis elle perçut un pas botté, des cliquetis d'éperons et la porte s'ouvrit toute grande. Le prince d'Eupen était devant elle.

— Eh bien ! miss Watson, dit-il d'une voix railleuse, j'espère que vous n'avez pas fait un mauvais voyage. Ma voiture est confortable et Lisbeth est une compagne extrêmement dévouée... A présent, nous allons pourvoir à vous restaurer... Mais auparavant...

D'abord muette d'effroi, Maud, courageusement, s'était ressaisie... Quand le prince voulut lui prendre la main, elle fit un bond en arrière :

— Ah, je comprends, dit-elle... Lâche !... Non, laissez-moi, vous me faites horreur.

Le prince d'Eupen avait froncé les sourcils. Il se contint pourtant, et ce fut de la même voix railleuse qu'il s'exclama :

— Pas encore gentille, miss Watson... Eh bien ! je le regrette... A tantôt, n'est-ce pas ?...

Et, de la tête, ayant fait un bref salut à la jeune fille, il se retira.

(A suivre.)

SUR LE FRONT RUSSE

L'armée du général Russki qui défend les approches de Riga et de Dvinsk refoule peu à peu les Allemands des bords de la Duna ; après une série de brillants combats nos alliés ont repris Illuxt, le seul endroit où l'armée de von Hindenburg avait pu se maintenir depuis son offensive du mois d'octobre ; elle avait été arrêtée d'abord dans sa tentative de pénétrer dans la grande forêt qui commence à l'est d'Illuxt.

Puis, à la suite de leurs victoires près du lac Sventen, les Russes attaquèrent l'ennemi, le 28 novembre, au village de Kazimirichki ; les Allemands reculèrent et tombèrent sous le feu de leurs propres batteries ; y eut-il là une erreur de leurs artilleurs due à l'obscurité, ou bien le commandement voulut-il, ainsi qu'il l'a fait à plusieurs reprises, arrêter le recul de ses troupes, toujours est-il que nos alliés profitèrent de cette situation ; ils délogèrent les Allemands de Kazimirichki et pénétrèrent dans Illuxt.

Une action heureuse de l'artillerie russe a été signalée le 1^{er} décembre ; un bivouac allemand fut repéré entre Friedrichstadt et Jacobstadt ; soumis au feu des batteries russes, les Allemands s'enfuirent laissant sur place une centaine de morts et de blessés.

Au sud du Pripet, nos alliés ont remporté de nouveaux succès. Entre Rovno et Loutsk, l'ennemi tente, le 26 novembre, d'avancer, mais, menacé d'enveloppement, il doit se retirer sur ses positions primitives.

Le 28 novembre, jour de la prise d'Illuxt, fut encore marqué par un brillant fait d'armes ; un détachement russe, composé de volontaires, surgit à l'improviste des marais au sud-ouest de Pinsk et attaqua le château de Nevel où se tenait le général Fabarius, commandant la 82^e division allemande, avec son état-major ; les sentinelles furent tuées ; le commandant en chef, un autre général, un médecin et trois officiers furent enlevés et ramenés dans les lignes russes malgré la poursuite effectuée par des renforts appelés au secours.

La nuit suivante, l'ennemi tentait de prendre l'offensive à Komora, situé à six kilomètres de Nevel, mais sans succès. Sur la rive gauche du Styr, il subissait un nouvel échec et était contraint, près du village de Kozlinitchi, de se replier vers l'ouest.

L'ATTAQUE CONTRE LA SERBIE

L'armée serbe a échappé à l'encerclement de ses trois agresseurs ; donc, quoi qu'on en dise en Allemagne, la campagne de Serbie n'est pas terminée, et le public le sait fort bien puisque, sur la nouvelle que l'armée serbe avait capitulé, Berlin avait pavoisé ; mais la nouvelle était fautive et il fallut rentrer drapeaux et lam-pions.

Au milieu des plus grandes difficultés, par un froid intense, dans la neige qui couvre ces contrées montagneuses, l'armée serbe recula de Mitrovitza et de Prichtina vers l'Albanie ; puis elle descendit vers le sud, pendant que des détachements arrêtaient l'ennemi devant Prizrend ; les combats furent opiniâtres et ce n'est que le 28 que les Bulgares entraient dans cette ville. Le gros de l'armée serbe, comprenant cent mille hommes environ, se dirigeait vers Dibra afin de donner la main aux troupes alliées.

Mais les Bulgares se sont empressés de mettre obstacle à ce dessein, en prononçant une attaque vers Monastir ; le 26 novembre, ils ont réussi à percer le passage de la Cerna ; mais le 2 décembre, ils n'étaient pas encore entrés à Monastir que la population avait évacuée. La ville est défendue par le colonel Vassitch qui ne cédera qu'à la dernière extrémité.

Pendant ce temps le corps expéditionnaire des alliés se renforçait tous les jours, recevant à Salonique troupes et munitions. Mais le général Sarrail, en présence du recul des Serbes et devant l'impossibilité de les rejoindre vers Babouna, devait rectifier son front et ramener sur la gauche de la Cerna les troupes qu'il avait envoyées au secours des Serbes ; il faisait évacuer de Krivolak les munitions et les vivres afin de resserrer son armée dans le camp retranché que forment la Cerna et le Vardar. Quelques actions heureuses montraient aux Bulgares que cette manœuvre n'était pas une reculade ; le 1^{er} décembre nos troupes

enlevaient une tranchée ennemie dans laquelle elles trouvaient 2.000 fusils. Sur le front anglais, près du lac Doiran, il n'y a eu que des canonnades.

On a annoncé que les armées austro-allemandes avaient été dirigées sur la Bulgarie pour résister à l'attaque russe ; la nouvelle n'était pas confirmée le 2 décembre.



LA SITUATION DES ARMÉES EN SERBIE

Notre Exposition de "L'ART A LA GUERRE"

Devant le succès remporté par notre Exposition de L'ART A LA GUERRE qui, depuis le 20 Octobre, se tient dans les Salles du Jeu de Paume des Tuileries, la Direction du PAYS DE FRANCE, d'accord avec l'Administration des Beaux-Arts, a décidé de prolonger cette exposition jusqu'au 10 JANVIER inclus.

En outre, afin de satisfaire aux nombreuses demandes d'achat des objets fabriqués par les poilus, il a été créé, à partir du 1^{er} Décembre, dans une des Salles de l'Exposition, un comptoir de vente d'objets (bijoux, instruments de musique, tableaux, etc.) ne participant pas au Concours de L'ART A LA GUERRE actuellement clos, et sur la vente desquels il est prélevé 10 % qui

s'ajouteront aux bénéfices de l'Exposition, bénéfices dont, on s'en souvient, une moitié doit revenir à la Société LA FRATERNITE DES ARTISTES et l'autre moitié être répartie entre les concurrents de L'ART A LA GUERRE ; les 90 % de la vente reviendront aux propriétaires des objets.

Les militaires désireux de participer à cette vente sont priés d'envoyer d'urgence les objets à vendre au PAYS DE FRANCE, 2, 4, 6, Boulevard Poissonnière, avec une notice indiquant très exactement : leur nom et leur adresse, la nature de l'objet, les renseignements concernant sa fabrication et le prix demandé.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 59, a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru au bas de la page 8 de ce fascicule et représentant : "Un pont défendu par l'ennemi".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

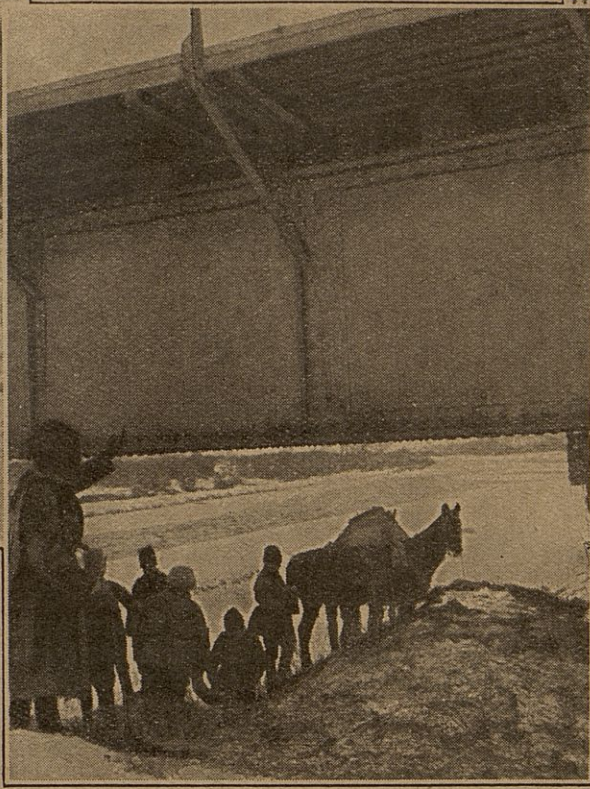
NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4, 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.

LA RETRAITE DES ARMÉES RUSSES

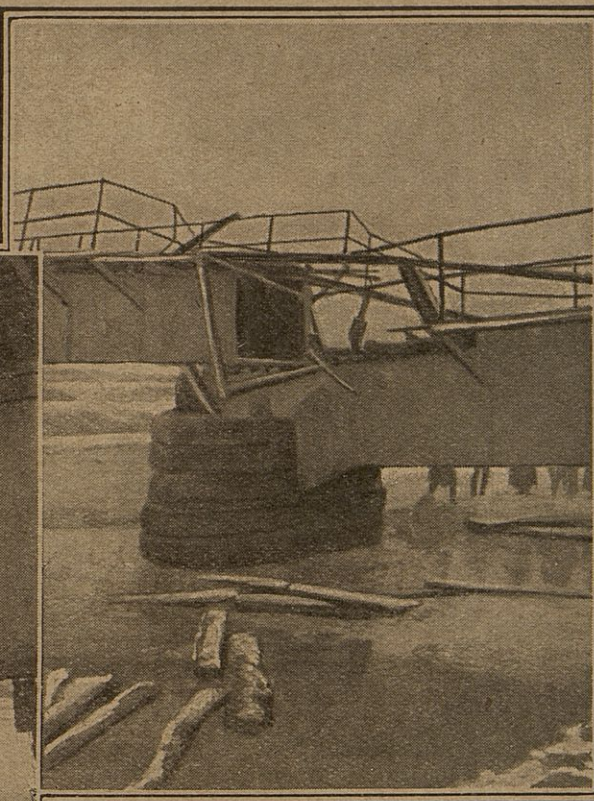


Obligées de reculer devant les forces supérieures des Austro-Allemands, manquant d'armes et de munitions, les armées russes ont opéré la magnifique retraite que l'on connaît; elles sont demeurées intactes pour le jour où, ravitaillées et renforcées, elles pourront prendre une offensive irrésistible. Il leur a fallu retarder le plus possible la poursuite de l'ennemi; aussi dans leur retraite ont-elles détruit toutes les lignes de chemins de fer. On voit ici l'explosion qui fait sauter le pont d'une voie ferrée.

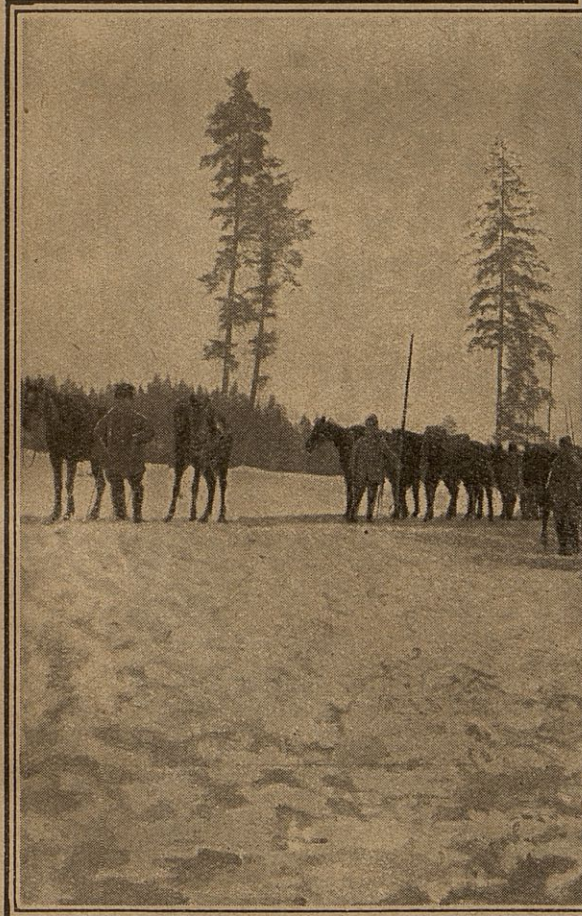
Les Russes procèdent aux préparatifs pour faire sauter le pont sur lequel la ligne du chemin de fer traverse un des affluents du Pripet; près de la pile de pierre qui supporte les pièces métalliques une charge d'un puissant explosif est placée avec soin; les Russes vont s'éloigner du lieu de l'explosion.



LES RUSSES FONT SAUTER UN PONT



Sous la force de l'explosion le tablier du pont s'est brisé en deux morceaux; les rails de la ligne ont été tordus ou détruits; le pont est absolument impraticable. Cette opération a retardé la progression de l'ennemi; il a dû attendre plus de dix-sept jours que la ligne fût rétablie pour le passage de son artillerie lourde et de ses convois. Pendant ce temps les armées russes effectuaient leur retraite, échappant à l'encerclement dont elles étaient menacées par les armées austro-allemandes depuis la prise de Varsovie.



HALTE AVANT L'ATTAQUE



La cavalerie russe a admirablement couvert la retraite de ses armées. Non seulement les Cosaques, dans leurs raids audacieux, ont arrêté les avant-gardes ennemies, mais les autres régiments ont participé à toutes les actions. Voici des hussards qui détruisent les lignes télégraphiques.



MITRAILLEUSES EN ACTION

Dans ces plaines désolées et couvertes de neige de la Volhynie, chevaux et cavaliers se silhouettent en noir; les hussards ont mis pied à terre pour soulager leurs montures; ils attendent, avec la passive tranquillité du peuple russe, le signal de charger pour arrêter quelque temps les avant-gardes ennemies; ils ont mis en batterie des mitrailleuses qu'ils ont enlevées aux Autrichiens.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Emprunt de la Défense Nationale

EN RENTES 5 p. 0/0 PERPÉTUELLES

(Loi du 16 Novembre 1915. — Décret du 16 Novembre 1915. — Arrêté ministériel du 16 Novembre 1915)

La Souscription à l'Émission de Rentes 5 p. 0/0 sera ouverte le **25 NOVEMBRE 1915** et sera close le **15 DÉCEMBRE 1915 au plus tard.**

Les Rentes sont émises au prix de 88 FRANCS par 5 fr. de rente, Jouissance du 16 Nov^{bre} 1915

Les souscripteurs qui se libèrent intégralement en numéraire ou en titres autres que la rente 3 p. 0/0 perpétuelle le jour de la souscription ont droit à une bonification de 0 fr. 75 par 5 francs de rente.

Le prix d'émission ressort pour ces souscripteurs à **87^{fr} 25** par **5 FR.** de RENTE **ELLES SONT EXEMPTES D'IMPOTS.** Elles ne pourront pas être remboursées avant le **1^{er} JANVIER 1931**

A partir du 15 janvier 1916, il sera délivré aux souscripteurs des certificats provisoires au porteur, munis de coupons trimestriels aux échéances des 16 février, 16 mai et 16 août qui seront échangés ultérieurement contre des titres définitifs, ceux-ci seront nominatifs, au porteur ou mixtes.

MODES DE LIBÉRATION :

1^o EN NUMÉRAIRE avec libération en quatre termes :

Le jour de la Souscription.....	10 ^{fr}	} par 5 francs de rente.
Le 15 Janvier 1916.....	26 ^{fr}	
Le 15 Février 1916.....	26 ^{fr}	
Le 15 Mars 1916.....	26 ^{fr}	
	88^{fr}	

Si **la libération intégrale** a lieu dès le jour de la souscription, il est alloué une bonification de 0 fr. 75 par 5 francs de rente.

Les déposants des caisses d'épargne ordinaires et de la Caisse nationale d'épargne qui souscriront aux guichets desdites caisses pourront effectuer sur le montant de leur livret, et nonobstant toutes dispositions du décret du 30 Juillet 1914, un **prélèvement immédiat**; ce prélèvement ne pourra dépasser la moitié du prix des rentes souscrites. Les souscriptions faites aux caisses d'épargne doivent être libérées immédiatement pour le tout.

2^o EN TITRES : Bons et Obligations de la Défense Nationale et Titres de Rente 3 1/2 p. 0/0 amortissable libérés avant le 31 Janvier 1915 ou admis au bénéfice des dispositions de l'article 12 de la loi du 31 mars 1915.

Les souscriptions ainsi acquittées devront être libérées immédiatement pour le tout.

Elles sont réputées faites le 15 décembre, quel que soit le jour réel de la souscription.

Les bons de la Défense nationale de 5 francs sont repris pour leur valeur nominale augmentée de 0 fr. 02 par mois entier couru depuis la date de leur émission; les bons de 20 francs pour leur valeur nominale augmentée de 0 fr. 08 par mois entier couru depuis la date de leur émission.

Les bons de la Défense nationale de 100 francs et au-dessus émis avant le 20 Novembre sont repris pour leur valeur nominale sous déduction des intérêts du 15 décembre jusqu'à la date de l'échéance, ces intérêts ayant été payés par avance.

Les obligations de la Défense nationale sont reprises pour le prix d'émission (96 fr. 50 p. 0/0) augmenté de la portion déjà acquise de la prime de remboursement et sous déduction des intérêts du 15 décembre au 15 février 1916 payés par avance et non acquis. La portion acquise de la prime de remboursement est fixée à 0 fr. 25 par 100 francs de capital nominal.

Les rentes trois et demi pour cent amortissables sont reprises pour le prix d'émission (91 p. 0/0), augmenté des intérêts courus du 16 novembre au 15 décembre.

En aucun cas il n'y aura lieu au paiement d'une soulte par le Trésor.

3^o A LA FOIS EN NUMÉRAIRE ET EN TITRES.

4^o DISPOSITIONS SPÉCIALES AUX RENTES 3 P. 0/0 perpétuelles (au porteur, nominatives, mixtes). — Les porteurs de rentes de 3 p. 0/0 perpétuelles pourront s'acquitter d'**UN TIERS** du montant de leur souscription au moyen de leurs titres lesquels seront repris au cours de **22 FRANCS** par franc de rente 3 p. 0/0. **Le coupon du 1^{er} janvier 1916 reste acquis au souscripteur.**

Les porteurs devront, au moment de la souscription, verser, soit en numéraire, soit en bons ou obligations, soit en titres 3 1/2 p. 0/0 amortissables, une provision égale à la moitié du prix de la souscription. **La remise au trésor des rentes 3 p. 0/0 et du numéraire formant le complément de la souscription se fera sur indication ultérieure. Ne pas apporter ses titres de 3 % au guichet de souscription.**

On souscrit partout :

Chez les TRÉSORIERS GÉNÉRAUX, RECEVEURS des FINANCES, PERCEPTEURS, dans tous les BUREAUX de POSTE et dans les CAISSES d'ÉPARGNE (avec certaines limitations), à la BANQUE de FRANCE, dans toutes ses SUCCURSALES et BUREAUX AUXILIAIRES. Les BANQUES, ÉTABLISSEMENTS de CRÉDIT, NOTAIRES, AGENTS de CHANGE, CHAMBRES de COMMERCE, SYNDICATS et GROUPEMENTS PROFESSIONNELS, MUTUALITÉS prêtent leur concours à l'emprunt. A Paris, des guichets spéciaux ont été aménagés au PAVILLON DE FLORE (Jardin des Tuileries); à la CAISSE DES DÉPÔTS ET CONSIGNATIONS; à la RECETTE CENTRALE DE LA SEINE (Place Vendôme); à la RECETTE MUNICIPALE (Hôtel de Ville). LES PAYEURS AUX ARMÉES recevront les souscriptions de nos Soldats.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



La Guerre en Caricatures



— Qu'est-ce que ton père et ta mère cultivaient donc pour te coller une pareille anatomie ?



— Cré bon Dieu ! Faites donc des beaux p'tits tas d'ordures bien propres, pour qu'ils viennent lancer leurs saloperies dedans !



L'ESPION BOCHE AU MUSIC-HALL !

— Non !... Non !... Kamarad !... Kamarad !...